



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

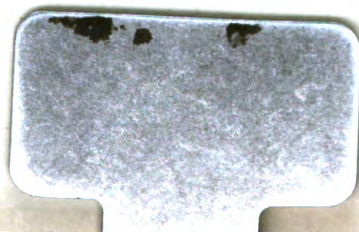
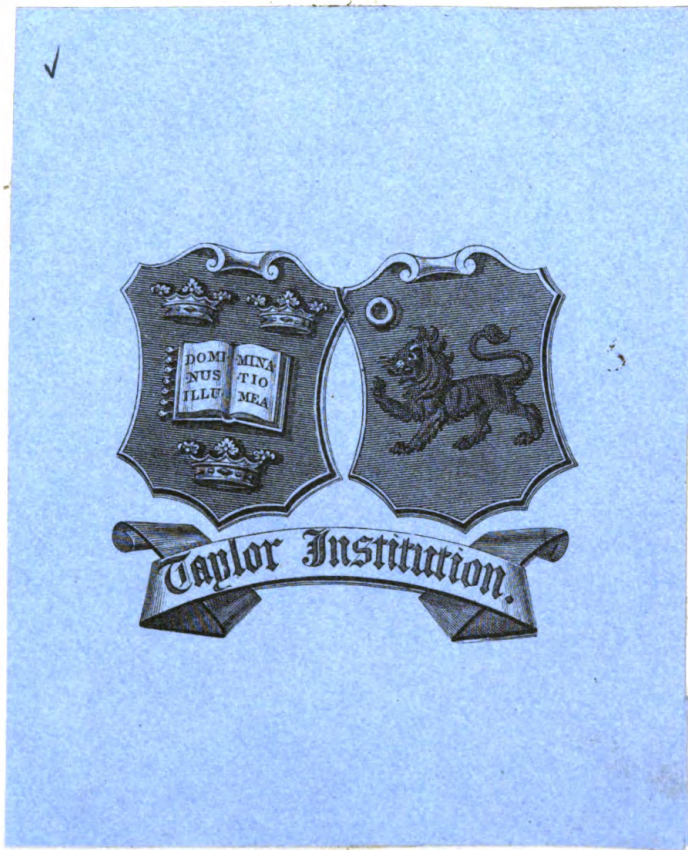
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

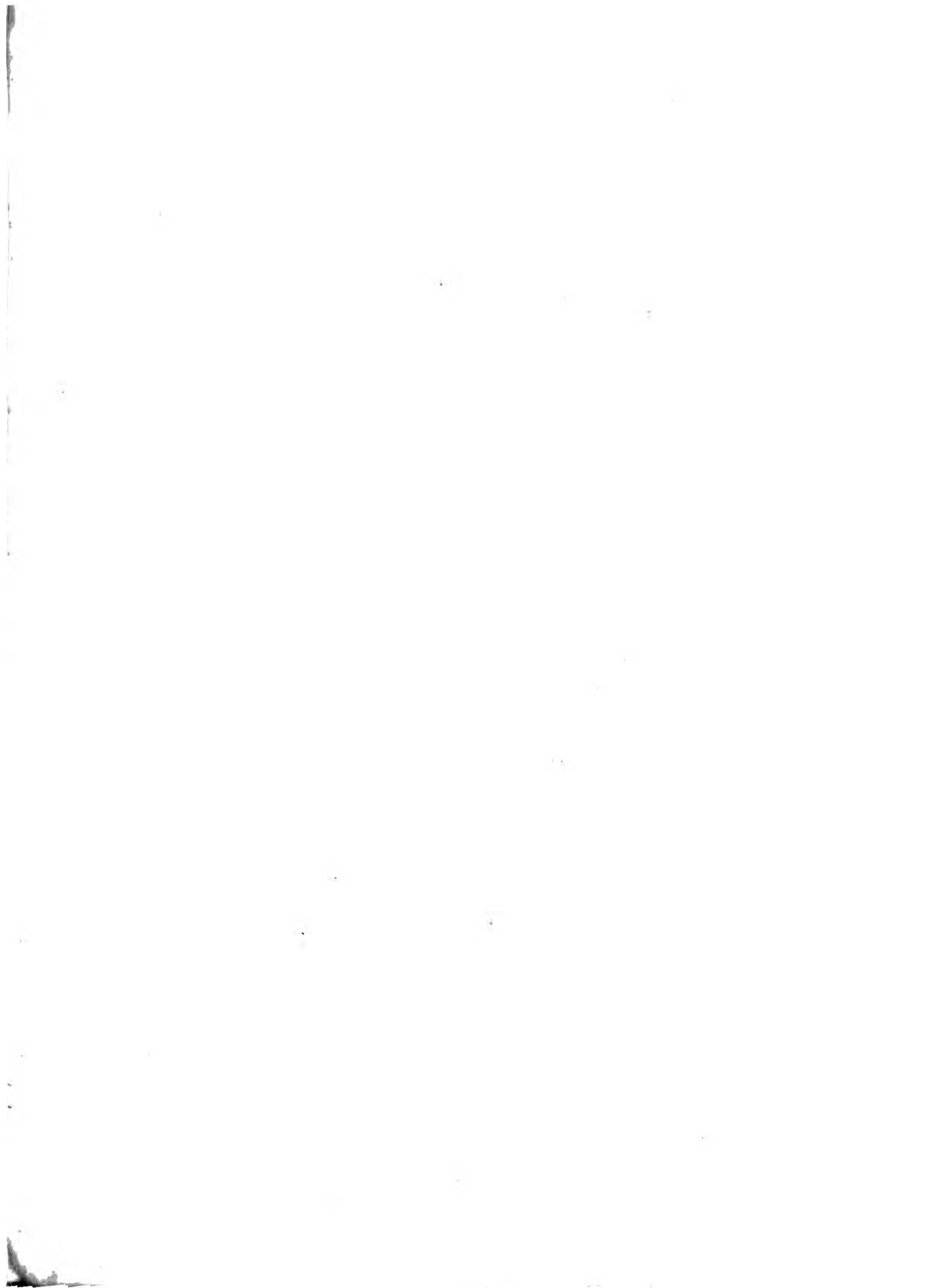


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



P. c. 1





AA 136

APERÇU
DE L'ORIGINE
DES DIVERSES ÉCRITURES
DE
L'ANCIEN MONDE.

Extrait de l'Encyclopédie moderne de M. COURTIN.

Cet ouvrage n'a été tiré qu'à cinquante exemplaires.

IMPRIMERIE ROYALE.

APERÇU
DE L'ORIGINE
DES DIVERSES ÉCRITURES
DE
L'ANCIEN MONDE,

PAR M. KLAPROTH,

Membre du Conseil de la Soc. Asiat. de Paris.

OUVRAGE ORNÉ DE ONZE PLANCHES GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE.



PARIS.

LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS.

IMP. - LIB. DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS,

Lib. des Soc. Asiat. de Londres et de Calcutta,

RUE RICHELIEU, n° 47 *bis*; ET RUE SAINT-LOUIS, n° 46.

1832.



APERCU

DE L'ORIGINE

DES DIVERSES ÉCRITURES

DE

L'ANCIEN MONDE.

PAR M. KLAPROTH.

L'ADMIRABLE procédé de fixer et de conserver, par des signes tracés sur une matière quelconque, la pensée et la parole humaines, paraît avoir été inventé au moins trois fois et dans trois pays différens de l'ancien monde ; car nous ne pouvons accorder le nom d'écriture aux peintures informes par lesquelles les Mexicains cherchaient à transmettre aux absens, des notions plus ou moins claires et plus ou moins détaillées des choses ou des événemens, puisque ces peintures figuraient des scènes entières, et que la différence des couleurs changeait même la signification de l'image, destinée plutôt à parler à l'œil qu'à désigner à l'esprit les mots de la langue.

Nous comptons trois sources principales d'écriture dans l'ancien continent ; ce sont la *chinoise*, l'*indienne* et la *sémitique* ; celle-ci a donné naissance aux divers alphabets de l'Europe et à plusieurs de l'Asie. C'est à peine si nous commençons à soupçonner le système de l'écriture *égyptienne* : nous ne voyons pas encore assez clair dans ce sujet, pour fixer nos idées sur sa nature, et pour décider si les hiéroglyphes et les autres écritures de l'Égypte, que nous connaissons, constituent une classe d'écriture particulière et originale, ou s'ils ne

sont que le produit de l'aberration d'une civilisation comprimée et forcée à rétrograder par la superstition et par l'influence des prêtres. Nous avons les mêmes doutes sur l'originalité des écritures cunéiformes conservées sur les anciens monumens de la Perse et de Babylone : ces écritures ne paraissent avoir servi que pour la composition d'inscriptions lapidaires et de talismans, et n'ont peut-être jamais été d'un usage général.

On a eu jusqu'à présent l'habitude de diviser les diverses écritures du monde en *idéographiques*, *syllabiques* et *alphabétiques* : mais il n'existe réellement qu'une seule écriture syllabique, c'est la japonaise ; dans toutes les autres auxquelles on a appliqué cette épithète, les signes qui paraissent syllabiques, ne sont que des groupes composés de consonnes et de voyelles, faciles à réduire à leurs simples élémens.

Nous ne connaissons pas avec précision l'époque de l'invention de l'écriture, soit en Chine, soit chez les nations qui ont civilisé l'Inde et chez les peuples sémitiques. Les traditions chinoises placent cet événement plus de vingt-cinq siècles avant notre ère, et nous avons des raisons de croire que les caractères de l'Inde et les sémitiques ne datent pas d'une époque beaucoup plus moderne. Cependant l'écriture est peut-être restée pendant long-temps la propriété secrète d'une classe privilégiée, avant qu'elle soit devenue un bien commun.

ÉCRITURES CHINOISES.






Les premiers ancêtres des Chinois, venus du nord-ouest pour peupler la Chine septentrionale, n'avaient pas apporté l'écriture dans leur nouvelle patrie. Ainsi que les Péruviens et d'autres peuples entrant dans la carrière de la civilisation, ils se servaient de cordes nouées et de différentes couleurs, pour indiquer leur pensée par des signes permanens. On conçoit qu'un moyen aussi im-




parfait, bien loin de remplacer les avantages de l'écriture, n'était nullement propre à transmettre un discours suivi, et ne pouvait que marquer confusément les idées de celui qui envoyait ces signes à celui qui les recevait. Les progrès de la civilisation et la véritable formation de l'état chinois nécessitèrent un moyen plus facile, plus efficace et plus étendu, pour parvenir à ce but ; et *Thsang hie*, ministre de l'empereur Houang ti, dont les Chinois placent le règne entre 2697 et 2598 avant notre ère, inventa une écriture qui vraisemblablement se composait en grande partie d'images grossièrement dessinées. Il ne faut pas confondre cette écriture idéographique, comme plusieurs auteurs chinois le font, avec les *koua* inventés par *Fou hi*, premier fondateur de la monarchie chinoise. C'étaient des signes composés de lignes droites entières et brisées, et qui, dans un nombre très-limité, servaient à exprimer les premières idées de la philosophie et de la morale. Ces *koua* n'ont rien de commun avec l'écriture chinoise, et paraissent n'avoir servi que de texte aux discours que les employés du gouvernement tenaient dans les marchés et autres lieux publics, pour instruire le peuple de ses devoirs.










La plupart des signes idéographiques inventés par *Thsang hie* représentaient des objets naturels ou façonnés par l'homme ; ils se sont conservés long-temps dans l'écriture chinoise, jusqu'à ce que leurs traits, devenus de plus en plus vagues et cursifs, ont fini par prendre, d'après un système calligraphique définitivement arrêté pour l'écriture chinoise actuelle, une extrême raideur, qui a fait disparaître entièrement l'image ancienne, remplacée actuellement par un signe dont il serait difficile de deviner l'origine, si l'on n'avait pas les moyens d'y remonter par les différentes phases qu'il a parcourues depuis *Thsang hie* jusqu'à l'époque de la fixation de l'écriture chinoise. Voici quelques images anciennes mises en parallèle avec les caractères de nos jours.










CARACT. ANC.



















CARACT. MOD.








SOLEIL			<i>Jy.</i>
LUNE			<i>Yue.</i>
PLUIE			<i>Yu.</i>
AURORE ; le soleil qui se lève à l'horizon			<i>Tan.</i>
FEU , figuré par la flamme qui s'élève			<i>Ho.</i>
EAU			<i>Choui.</i>
MONT			<i>Chan.</i>
BRANCHE			<i>Tchi.</i>
RIZ			<i>Mi.</i>

LION		獅	<i>Szu.</i>
TIGRE		虎	<i>Hou.</i>
ELÉPHANT		象	<i>Siang.</i>
CHEVAL		馬	<i>Ma.</i>
BÉLIER		羊	<i>Yang.</i>
CHIEN		犬	<i>Khiuan.</i>
OISEAU		鳥	<i>Niao.</i>
VOLER		飛	<i>Fei.</i>
HIRONDELLE		燕	<i>Yan.</i>

POULE		鷄 <i>Ki.</i>
POISSON		魚 <i>Yu.</i>
DRAGON		龍 <i>Loung.</i>
TORTUE		龜 <i>Kouei.</i>
SERPENT		蛇 <i>Che.</i>
TÊTARD		黽 <i>Meng.</i>
SCORPION		蠆 <i>Tchhaï.</i>
COUILLE BIVALVE		貝 <i>Pei.</i>
MAIN		手 <i>Cheou.</i>

GRIFFE		爪	<i>Tchao.</i>
ŒIL		目	<i>Mou.</i>
NEZ (ordinairement renversé)		鼻	<i>Pi.</i>
BOUCHE		口	<i>Kheou.</i>
MAMELLE		乳	<i>Ju.</i>
CŒUR		心	<i>Sin.</i>
TOIT		宀	<i>Mian.</i>
FENÊTRE		囟	<i>Thsoung.</i>
JARDIN		囿	<i>Yeou.</i>

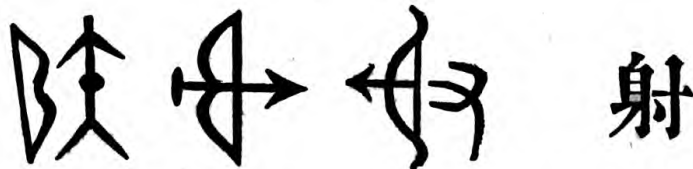
TREILLAGE			<i>Thse.</i>
CHARIOT			<i>Tche.</i>
VASE pour le liquide			<i>Tsio.</i>
VASE à trois pieds			<i>Ly.</i>
VASE pour les sacrifices			<i>Ting.</i>
VASE pour le vin			<i>Hou.</i>
HACHE			<i>Fou.</i>
HACHE MILITAIRE			<i>Thsy.</i>
CLOU			<i>Ting.</i>

CROCHET		鉤	<i>Keou.</i>
CAGE		籠	<i>Loung.</i>
PLAT, BASSIN		盤	<i>Phan.</i>
ARC		弓	<i>Koung.</i>
FLÈCHE		矢	<i>Tchi.</i>
ANNEAUX		環	<i>Houan.</i>
BOULE		凡	<i>Houan.</i>

De pareilles images grossièrement tracées furent certainement le premier pas fait vers l'écriture ; mais elles ne suffisaient pas, aussitôt qu'on voulait désigner autre chose que des objets naturels, visibles et palpables. Les inventeurs de l'écriture chinoise n'ont certainement pas tardé à faire un second pas en avant, celui d'indiquer, en groupant deux ou plusieurs objets naturels, une idée qu'il aurait été impossible de peindre autrement.

10 GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

Ainsi pour exprimer l'action de TIRER DES FLÈCHES (*che*), ils dessinaient un des signes suivans :



Le premier de ces signes se compose des images de l'arc et de la flèche; le second montre une flèche posée sur l'arc, et le troisième une main prête à tirer l'arc, sur lequel on voit la flèche.

Pour représenter l'idée d'ENFILER (*tchhouan*), on dessinait deux anneaux traversés par une ligne droite, qui représente le fil :



Un point au-dessus d'une ligne horizontale voulait dire EN HAUT (*chang*), et un au-dessous d'une pareille ligne exprimait l'idée EN BAS (*hia*) :



Le MILIEU (*tchoung*) était représenté par une ligne verticale qui traverse un cercle :



Le soleil et la lune indiquaient la CLARTÉ (*ming*) :



Deux carrés placés l'un à côté de l'autre indiquaient le VOISINAGE (*lin*) :



Un triangle, superposé à deux autres, désignait un MONCEAU (*thie*) :



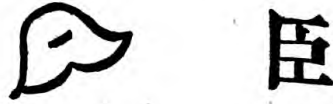
Les PERDRIX et les FAISANS (*tchi*) étaient représentés par le signe d'oiseau et celui de *flèche*, parce qu'on tue ces oiseaux à coups de flèche :



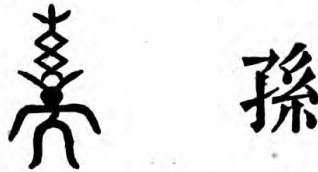
Quelquefois ces indications étaient moins faciles à saisir. Par exemple, pour exprimer l'idée de MOURIR, MORT, TUER (*i*), on dessinait une urne sépulcrale, qui cependant n'est plus en usage chez les Chinois :



Un bonnet de guerre ou casque indiquait les VASSAUX DE L'EMPEREUR (*tchin*) :



L'idée de DESCENDANT, DESCENDANCE (*sun*), fut exprimée par la figure d'un enfant pendu à une chaîne :



Pour indiquer le PRINCIPE ou LA VERTU DU CIEL (*yn*), en opposition avec celui de la terre, on dessinait le caractère 吉 *ky*, bonheur, renfermé dans un vase :



Tandis que le PRINCIPE ou LA VERTU DE LA TERRE (*yun*) était exprimé par le caractère 凶 *hioung*, malheur, renfermé dans un pareil vase :



Pour figurer le TONNERRE (*loui*), les Chinois dessinent quatre roues jointes par des lignes droites en zigzag. On ne peut comprendre cette indication que quand on sait que le génie qui préside à ce phénomène naturel, est représenté comme un jeune garçon marchant sur des roues enflammées :



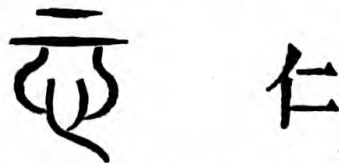
Le MATIN (*tsao*) fut indiqué par le soleil faisant descendre la rosée :



On désigna l'idée de BLANC (*pe*) par un œil qui louche, de sorte qu'on n'en voit presque que le blanc :



ÊTRE COMPATISSANT (*jin*) fut peint par un cœur surmonté de deux traits horizontaux, qui signifient deux, pour exprimer l'idée de sentir les peines d'un autre cœur :



Enfin REGARDER, EXAMINER AVEC SOIN (*kiu*), se trouve exprimé par deux yeux :



Les caractères chinois restèrent pendant long-temps des images des objets qu'on voulait représenter; mais insensiblement leur forme devint plus abrégée et cursive, et les traits des images commencèrent à s'embrouiller et à disparaître; ce qui occasionna une grande confusion dans l'écriture, puisqu'on forma le même caractère de plusieurs manières différentes. L'empereur *Siuan wang*, de la dynastie de Tcheou (de 827 à 782 avant J. C.),


résolus d'arrêter ce désordre, et chargea un certain Tcheou, qui était grand historiographe de l'empire, de fixer la forme des caractères, de réduire leur nombre, et de déterminer ceux qu'il voulait qui eussent cours dans tout l'empire. Ces caractères furent nommés *ta tchouan* ou *grands tchouan*; ils restèrent en usage jusque vers la fin du III^e siècle avant notre ère, quand *Li szu*, ministre de l'empereur Tsin chi houang ti, leur fit subir une réforme générale, fixa leur orthographe et simplifia leurs formes. Les *ta tchouan*, ainsi rectifiés, furent nommés *siao tchouan* ou *petits tchouan*; mais ces nouveaux caractères ne restèrent pas long-temps en usage.


A cette époque, il n'y avait encore en Chine ni encre, ni pinceau, ni papier; on ne s'était servi jusque-là, pour écrire, que de petites planchettes de bambou, qui tenaient lieu de papier, et sur lesquelles on formait l'écriture avec une pointe de la même matière trempée dans du vernis. Les planchettes de bambou, fort incommodes, furent alors remplacées par le papier, qu'on venait d'inventer; mais comme on n'écrivait pas bien sur cette matière avec une pointe de bois et du vernis, on imagina de faire des pinceaux et une sorte d'encre. Cette manière d'écrire, beaucoup plus aisée que l'ancienne, eut bientôt cours dans tout l'empire. Les traits raides des caractères *tchouan* s'adoucirent par-là considérablement, et *Tchhing miao*, qui avait été employé par Li szu à la formation des *siao tchouan*, facilita l'écriture par une nouvelle sorte de caractères, différens, quant à la manière de les tracer, des *siao tchouan*, mais cependant presque tous les mêmes, seulement sous une forme plus régulière, plus droite et plus nourrie. Cette nouvelle écriture, appelée *li* ou *li chou*, servit de transition des *tchouan* aux caractères appelés *kiaï chou*, qui sont ceux dont on se sert aujourd'hui le plus ordinairement. La facilité de les écrire leur a donné naissance dans les tribunaux, où les gens


d'affaires les prirent dans le temps, et en étendirent insensiblement l'emploi dans tout l'empire. Ces caractères régulièrement tracés reçurent bientôt une forme plus déliée ou cursive, toutefois sans que le nombre de traits qui les composaient fût changé. Plus tard ils furent abrégés, et leur dégradation totale finit dans l'écriture appelée *thsao* ou d'*herbe*, espèce de sténographie qui s'éloigne le plus de la forme de l'image primitive. La planche I.^{re} montre l'origine des caractères chinois et la dégradation qu'ils ont subie successivement, depuis l'image de l'objet jusqu'à la forme *thsao* ou dégradée.


Le nombre des images qui, dans le principe, composaient l'écriture chinoise, n'était naturellement que très-borné, puisque c'étaient plutôt des signes de classes, comme poisson, oiseau, arbre, &c., que des signes d'espèces. On fut donc bientôt forcé d'en augmenter le nombre, quand le besoin d'exprimer des objets plus compliqués se fit sentir, et l'on établit en conséquence les règles appelées *lou chou*, ou les six sortes ou classes de caractères, savoir, les *figuratifs*, les *combinés*, les *indicatifs*, les *inverses*, les *métaphoriques*, les *syllabiques*.

Nous avons suffisamment fait connaître la classe des signes figuratifs, qui se compose d'images, et qu'on appelle en chinois *siang hing*. La seconde, celle des *combinés*, en chinois *hoei i*, contient les caractères dans lesquels on réunit ensemble deux ou plusieurs images simples, qui, par leur rapprochement, indiquaient d'une manière plus ou moins ingénieuse les notions qu'on voulait rendre. Ainsi

 *Sian*, ermite, se composait de l'image de l'homme au-dessus de celle d'une montagne;

 *Ming*, chant, de bouche et d'oiseau;

 聞 *Wen*, entendre, d'oreille et de porte;

 泪 *Loui*, larmes, d'œil et d'eau.

Les caractères *indicatifs*, en chinois *tchi szu*, contiennent les signes arbitraires représentant des idées qui ne peuvent être figurées, comme :

一 上 *Chang*, en haut.

一 下 *Hia*, en bas.

— 一 *Y*, un.

二 二 *Eul*, deux.

三 三 *San*, trois, &c.

Certains caractères, écrits à rebours ou renversés, acquièrent une signification inverse, antithétique ou correspondante à la signification primitive. Le nombre de ces caractères *inverses*, en chinois *tchouan tchu*, est très-peu considérable; tels sont :

𠂇 左 *Tso*, gauche.

𠂆 右 *Yeou*, droite.

正 正 *Tching*, debout.

𠂇 乏 *Fa*, couché.

人 *Jin*, homme.

尸 *Chi*, cadavre.

Pour exprimer les idées *abstraites*, en chinois *kiu tsie* ou *empruntées*, ou les actes de l'entendement, on a détourné le sens des caractères simples ou composés qui désignent les objets matériels, ou bien l'on a fait d'un subjonctif le signe du verbe qui exprime l'action correspondante. Ainsi le *cœur* représente l'*esprit*, l'*entendement*; *maison* se prend pour *homme*; *salle*, pour *femme*; *main*, pour *artisan*; trois images d'hommes, placées l'une derrière l'autre, signifient *suivre*.

Enfin, comme tout signe simple ou composé a son terme correspondant dans la langue parlée, lequel lui tient lieu de prononciation, il en est un certain nombre qui ont été pris comme signes des sons auxquels ils répondent, abstraction faite de leur signification primitive, et qu'on a joints en cette qualité aux images pour former des caractères mixtes. Ces sortes de caractères, qu'on nomme en chinois *hing ching* ou figurant le son, sont moitié représentatifs, moitié syllabiques. L'une de leurs parties, qui est l'image, détermine le sens et fixe le genre; l'autre, qui est un groupe de traits devenus insignifiants, indique le son et caractérise l'espèce. Ainsi le signe 里, qui signifie *lieu*, et répond au mot chinois

li, joint à l'image de poisson, forme le nom du *poisson li*, ou de la carpe 鯉. Le mot *pe*, qui veut dire *blanc*, ne porte que sa prononciation dans le caractère

composé de l'image d'arbre 柏 *pe*, qui signifie *cyprès*

La plupart des noms des arbres, des plantes, des poissons, et d'une foule d'autres objets qu'il eût été trop

difficile de représenter autrement, sont désignés par des caractères de cette espèce, lesquels forment plus de la moitié de la langue chinoise écrite.

Le nombre des caractères qui ont été composés d'après ces six procédés, est très - considérable; les dictionnaires classiques en expliquent 30 à 40 mille; mais il y en a beaucoup de synonymes, et les deux tiers environ sont à peine usités.

Pour se reconnaître dans la grande quantité de leurs caractères, les Chinois en ont soumis la totalité à une analyse minutieuse, d'après laquelle ils les ont disposés sous un certain nombre de signes radicaux, dont au moins un se trouve dans la composition de chaque caractère. Ces signes radicaux portent en chinois le nom de *pou*, sections ou classes. Les Européens leur donnent ordinairement celui de *clefs*. Actuellement le nombre de ces clefs est fixé à 214, rangées, d'après le nombre des traits qui les composent, en dix-sept divisions. Les lexicographes anciens avaient adopté un nombre plus grand ou plus limité. Séduites par les idées ou plutôt les rêveries d'Étienne Fourmont sur les 214 clefs, beaucoup de personnes croient encore que les Chinois ont d'abord commencé à former ces 214 caractères principaux, et qu'ils ont ensuite composé tous les autres en combinant entre eux ces radicaux primitifs : mais les caractères chinois n'ont été réellement formés, dans leur première origine, d'après aucun système général; on a suivi tout simplement la nécessité, selon qu'on se trouvait obligé d'inventer un signe pour exprimer telle chose ou telle idée. Aussi les plus anciens lexiques ou vocabulaires, tels que l'*Eul ya* et d'autres, sont-ils rangés, non d'après le système des clefs, mais par ordre de matières. Cet ordre commence par le ciel et finit par les animaux. *Hiu chin*, le célèbre auteur du dictionnaire *Choue wen*, qu'il termina en 121 de notre ère, fut le premier qui eut l'heureuse idée d'extraire de la totalité

des caractères chinois, des *pou* ou *clefs*, sous lesquelles il pouvait les ranger. Il en fixa le nombre à 540, et les disposa d'après un ordre qui semble arbitraire. *Kou ye wang*, auteur du dictionnaire *Yu pian*, qu'il publia en 543 de J. C., adopta 542 clefs, en partie les mêmes que celles du *Choue wen*. Les successeurs de ces deux grands lexicographes ont considérablement changé l'ordre et le nombre des clefs, chacun suivant le système qu'il avait adopté pour la rédaction de son ouvrage. Le *Kouang yun*, terminé en 1011, compte 206 clefs; *Szu ma kouang* en mit 543 dans son *Louï pian*; le grand dictionnaire *Pian hai* en compte 444; le *Houng wou tching yun*, fait sous le règne du premier empereur de la dynastie de Ming, porte le nombre des clefs à 500; le *Lo chou pen i* en a 360; le *Hai pian tchao tsoung*, 454; le *King szu hai pian*, 439; le *Hai pian thoung hoei* est rangé d'après un système de 707. D'autres lexicographes ont considérablement diminué le nombre des clefs: l'auteur du *Lo chou fou*, par exemple, a distribué tous les caractères qu'il explique dans ce dictionnaire, sous 83 *pou* ou clefs; le *Tsu thoung* de *Li tsoung tcheou* en compte 98; enfin le *Si yu eul mo tsu*, double vocabulaire chinois, avec la prononciation européenne à côté des caractères, ouvrage du P. N. Trigaud, publié en 1626 à Hang tcheou fou en Chine, a ses caractères disposés sous 313 clefs.

Le nombre indéterminé des clefs a duré jusqu'en 1616, époque à laquelle le célèbre *Meï tan* publia son *Tsu wei*, et fixa les 214 clefs actuellement en usage. Elles furent adoptées par l'auteur du *Tching tsu thoung*, et finalement par l'empereur *Khang hi* dans son *Khang hi tsu tian*. Leur système est, sans contredit, le meilleur et le plus commode de tous ceux qui existent, et il n'est pas présumable qu'il soit changé de sitôt; toutefois on ne doit, en aucune manière, regarder ces 214 clefs comme les caractères primitifs de l'écriture chinoise. Comme la

table de ces clefs se trouve dans un grand nombre d'ouvrages, tels que les *Meditationes sinicæ* de Fourmont, la grande *Encyclopédie* de d'Alembert, celle de Petity, et l'excellente *Grammaire chinoise* de M. Abel-Rémusat, nous nous abstenons de la répéter ici.

SYLLABAIRES DÉRIVÉS DES CARACTÈRES CHINOIS.

L'usage des caractères chinois a été adopté par tous les peuples qui ont reçu leur civilisation de la Chine. Dans le Tonquin, en Cochinchine, en Corée et dans les îles de Lieou khieou, on se sert de l'écriture idéographique des Chinois, dont chacune de ces nations prononce les signes à sa manière, en y adaptant le mot de sa langue dont ils représentent l'idée. En Cochinchine, dans le Tonquin, en Corée et même au Japon, on a ajouté à l'ancien fonds de caractères chinois un bon nombre de nouveaux qui n'ont pas cours en Chine, et l'on a donné à plusieurs autres des significations qu'ils n'ont pas dans leur véritable patrie.

On sait que les Japonais se servent à présent de deux genres d'écriture, c'est-à-dire qu'ils emploient, ou les caractères idéographiques des Chinois, ou un syllabaire composé de *quarante-sept* syllabes qui sont figurées par diverses séries de signes.

Jusqu'au temps du 16.^e *dairi*, nommé *O zin ten ô*, les Japonais n'avaient pas d'écriture; les ordonnances et les proclamations se faisaient de vive voix. Mais sous le règne de ce prince, on commença à se servir des caractères chinois nommés *sin zi* et *kan zi*, c'est-à-dire, lettres de *Thsin* et de *Han*. *O zin ten ô* envoya aussi, en 284 de J. C., une ambassade dans le royaume de *Fiaksaï*, en chinois *Pe tsi*, qui existait alors dans la partie sud-ouest de la Corée, pour y chercher des hommes instruits et en état de répandre la civilisation et la littérature de la Chine dans son pays. Cette ambassade

ramena avec elle le célèbre *Vo nin*, en chinois *Vang jin*, qui remplit parfaitement l'objet que le *dairi* se proposait.

Vo nin était de la famille des empereurs de la dynastie chinoise des Han; son mérite a paru si éminent aux Japonais, qu'ils lui ont accordé les honneurs divins. Depuis son temps, les signes idéographiques de la Chine sont restés en usage chez les Japonais. Ainsi que la langue chinoise, ils sont principalement employés dans les ouvrages savans; mais cela n'empêche pas que leur connaissance ne soit répandue dans tout le Japon. Cependant, comme la construction de la langue japonaise diffère sensiblement de celle du chinois, et comme les mêmes caractères chinois ont souvent plusieurs significations, on s'aperçut bientôt qu'on manquait d'un moyen de parer à cet inconvénient. On inventa donc, dans la première moitié du VIII.^e siècle de notre ère, un syllabaire formé de portions de caractères chinois, qu'on appela pour cette raison *kata kana*, c'est-à-dire, *moitiés de lettres* ou de *signes de noms*.

Voici la série des signes qui composent ce syllabaire :

エ <i>ye</i>	サ <i>sa</i>	ケ <i>ke</i>	井 <i>i</i>	ツ <i>tsou</i>	ワ <i>wa</i>	ト <i>to</i>	イ <i>i</i>
ヒ <i>fi</i>	キ <i>ki</i>	フ <i>fou</i>	ノ <i>no</i>	子 <i>ne</i>	カ <i>ka</i>	チ <i>tsi</i>	ロ <i>ro</i>
モ <i>mo</i>	ユ <i>you</i>	コ <i>ko</i>	オ <i>wo</i>	ナ <i>na</i>	ヨ <i>yo</i>	リ <i>ri</i>	ハ <i>fa</i>
セ <i>se</i>	メ <i>me</i>	エ <i>ye</i>	ク <i>kou</i>	ラ <i>ra</i>	タ <i>ta</i>	ヌ <i>nou</i>	ニ <i>ni</i>
ス <i>sou</i>	ミ <i>mi</i>	テ <i>te</i>	ヤ <i>ya</i>	ム <i>mou</i>	レ <i>re</i>	ル <i>rou</i>	ホ <i>fo</i>
	シ <i>si</i>	ア <i>a</i>	マ <i>ma</i>	ウ <i>ou</i>	ソ <i>so</i>	ヲ <i>o</i>	ヘ <i>fe</i>

A ces signes, il faut encore ajouter l' \surd n final et les deux points 〃 , qui servent à adoucir la prononciation de la consonne, tandis qu'un petit rond 〰 la rend dure.

On a répété sur la planche II la série de ce syllabaire, en y ajoutant les caractères chinois dont ces signes ne sont que l'indication; car ils ne se composent que de quelques traits de ces mêmes caractères, et il n'y a dans ce syllabaire que les quatre lettres suivantes, 𠄎 *tsi*, 井 *i*, 子 *ne*, 三 *mi*, qui soient des caractères chinois entiers.

On se sert du *kata kana*, syllabaire composé de quarante-sept signes, pour indiquer, à côté des caractères chinois, leur prononciation ou leur signification en japonais, ainsi que pour marquer les formes grammaticales de cet idiome, rendues difficiles par l'usage des signes idéographiques. On ne connaît pas l'auteur de ce syllabaire; mais la tradition vulgaire en attribue l'invention à l'illustre *Kibi* (1) : cependant ce fait n'est pas avéré.

Un an après la mort de *Kibi*, naquit le fameux bonze *Ko bo*, auteur d'un autre syllabaire qui fut définitivement employé à écrire la langue japonaise seule, sans qu'il fût nécessaire d'avoir recours aux caractères chinois. Ce syllabaire, qui porte le nom de *fira kana* ou d'*écriture égale* ou *étendue*, se compose, ainsi que le *kata kana*, de quarante-sept signes dérivés de caractères chinois, comme on peut s'en convaincre par la planche III.

Voici ce qu'un auteur japonais dit sur l'origine du syllabaire *fira kana* : » La chanson de l'*i ro fa* (c'est

(1) *Ki bi* ou *Ki bi kô*, le comte *Kibi*, était un des grands de l'empire. A l'âge de vingt-trois ans, il fut envoyé en Chine pour y étudier. Il revint en 733, remplit pendant sa vie plusieurs postes éminents, et mourut en 775, âgé de 83 ans. Il est vénéré comme un des plus grands saints de la religion bouddhique.

» ainsi qu'on nomme le syllabaire, d'après ses trois
 » premiers signes) se compose de quarante-sept lettres.
 » Les douze premières, depuis l'*i* jusqu'à l'*o*, furent
 » faites par le bonze *Go mioo*, et les trente-cinq autres,
 » depuis *va* jusqu'à *sou*, y furent ajoutées par *Kô bô*
 » *daï si*. Ils les firent ainsi pour se conformer aux *fan*
 » *zi*, ou caractères de l'Inde, qui se composent de douze
 » *mata* ou voyelles, et de trente-cinq *teï mon* ou
 » consonnes. »

Le mot *mata* est le sanscrit मात्र *mâtra*, qui signifie mesure et aussi voyelle; car les voyelles brèves sont appelées, par les grammairiens hindous, एकमात्र *ekamâtra*, ou d'une mesure, et les longues, द्विमात्र *dwi-mâtra*, ou de deux mesures.

Un autre syllabaire japonais, composé de caractères chinois librement écrits, fut rédigé par le bonze japonais *Ziak so*, qui, en 1006, fit un voyage à la cour de l'empereur de la Chine. Ce syllabaire ne diffère presque pas de celui qui est appelé *fira kana*.

Un autre, formé par des caractères chinois moins abrégés, est celui qui porte le nom de *man yo kana*, et avec lequel était écrit le recueil de vers appelé *Man yo zio* (ou de dix mille feuilles), dont l'auteur, le célèbre *Tatsibana-no Moroye*, vivait vers le milieu du VIII.^e siècle de notre ère. On en mêle souvent les signes avec ceux des deux syllabaires précédens. Il suit le même ordre que tous les autres, et se compose de caractères chinois entiers, droits ou cursifs, dont plusieurs peuvent servir à représenter la même syllabe. En voici le prototype en caractères droits; quant au même syllabaire en caractères cursifs, il se trouve mêlé avec les autres sur la planche III.

SYLLABAIRE MAN YÔ KANA.

惠 ye	安 a	也 ya	良 ra	與 yo	知 tsi	以 i
飛 fi	佐 sa	萬 ma	武 mou	太 ta	利 ri	呂 ro
毛 mo	幾 ki	計 ke	字 ou	禮 re	奴 nou	波 fa
世 se	由 you	不 fou	爲 y	會 so	畱 rou	仁 ni
寸 sou	女 me	己 ko	乃 no	津 tsou	遠 o	保 fo
	美 mi	江 ye	於 wo	禰 ne	和 wa	血 fe
	之 si	天 te	久 kou	奈 na	迦 ka	登 to

Un autre syllabaire japonais se compose de caractères chinois considérablement abrégés ; il s'appelle *yamato kana*, c'est-à-dire, *écriture japonaise* (par excel-

lence); il se compose à-peu-près des mêmes qui forment celui de *man yô kana*, et l'on en remplace onze par les suivans :

比	身	左	古	多	越
<i>fi</i>	<i>mi</i>	<i>sa</i>	<i>ko</i>	<i>ta</i>	<i>o</i>
志	免	阿	夜	加	
<i>si</i>	<i>me</i>	<i>a</i>	<i>ya</i>	<i>ka.</i>	

On se sert généralement des formes cursives en employant le syllabaire *yamato kana*.

Il est rare qu'on se serve d'un de ces syllabaires seul, à l'exception du *kata kana*; ordinairement on mêle les lettres de plusieurs ensemble, ce qui rend la lecture de ces sortes d'écrits d'autant plus difficile et plus pénible, que leurs caractères, qui sont déjà assez confus, se trouvent encore liés ensemble par des traits qui leur sont étrangers.

Toutes les écritures japonaises suivent la direction du haut en bas; les lignes vont de droite à gauche.

Les Coréens, anciennement civilisés par les Chinois, avaient d'abord adopté l'écriture idéographique de ceux-ci; mais comme leur langue était susceptible d'être écrite avec un alphabet, ils ne tardèrent pas d'en inventer un, l'an 374 de J. C., dans le royaume de *Pe tsi*, qui comprit les deux provinces actuelles de *Tchhoung thsing* et de *Houang hai*, situées dans la partie occidentale de leur pays. Cet alphabet, appelé dans le pays *ghin boun*, est encore aujourd'hui généralement usité en Corée, quoiqu'on s'y serve aussi de caractères chinois pour la rédaction de presque tous les ouvrages scientifiques.

L'écriture coréenne suit la direction du haut en bas et de droite à gauche. Elle est basée sur cet alphabet, qui se compose de 13 consonnes :

*K. N. T. L. M. P. S. Dz. Ts. K aspiré.
T aspiré. P aspiré, et H.*

Il faut encore y ajouter un signe qui se joint aux voyelles, quand elles forment une syllabe à part; ce signe est placé dans la série des consonnes, entre le *S* et le *Dz*, de sorte que cette série comprend effectivement 14 signes.

L'alphabet coréen compte 11 voyelles :

A. Ia. È. Iè. O. Io. Ou. Iou. E. I et A.

Par la combinaison des 14 consonnes et des 11 voyelles, est formé d'abord un syllabaire de 164 syllabes qui, par 9 finales,

K. N. T. L. M. P. S. I et Ng,

peuvent produire un autre syllabaire de 1476 groupes.

La consonne *B* n'entre pas dans la série des 14 consonnes; mais elle se combine, de même que celles-ci, avec les voyelles et les finales.

Outre les groupes simples, composés d'une consonne et d'une voyelle, les consonnes peuvent aussi être combinées avec deux voyelles, et former des syllabes, telles que *koa*, *kouè*, *soa*, *souè*, *oua*, *ouè*, &c.

Je donne, sur la IV.^e planche, l'alphabet et le syllabaire coréens, et j'y ai ajouté en bas quelques exemples qui montrent de quelle manière les consonnes se groupent avec les voyelles, dans les syllabaires plus compliqués. On s'apercevra facilement que, de cette manière, ces dernières peuvent être multipliées à l'infini, et que le syllabaire coréen est par conséquent un des plus riches de ceux qui existent.

Il est très-probable que les signes qui composent l'alphabet coréen sont, comme ceux du syllabaire japonais appelé *kata kana*, des portions de caractères chinois; et c'est pour cette raison que j'ai classé l'alphabet coréen parmi les écritures dérivées de la chinoise.

Un autre syllabaire du même genre a existé autrefois chez les *Khitans* ou *Liao*, peuple d'origine mongolo-tongouse, qui, de 916 jusqu'en 1126, a dominé dans la Tartarie et dans la Chine septentrionale. L'introduction de ce syllabaire date de l'an 920 de notre ère. Apaoki, fondateur de la puissance des *Khitans*, avait à son service un grand nombre de Chinois, qui lui enseignèrent en partie l'usage des caractères appelés *li* (voyez plus haut, page 14) et employés dans les tribunaux de leur patrie. On y fit des additions et des altérations considérables, et l'on en composa plusieurs milliers de caractères, qui servirent à remplacer les morceaux de bois employés jusqu'alors par les *Khitans* pour les conventions et les contrats.

Les *Ju tchi* ou *Kin*, peuple d'origine tongouse, après avoir détruit l'empire des *Khitans*, établirent dans le nord de la Chine et en Tartarie un puissant royaume, dont les souverains furent connus sous le nom de *Altoun khans*. Les *Ju tchi* n'avaient point d'écriture; mais quand ils eurent connu les *Khitans* et les Chinois, ils commencèrent à faire usage des caractères de ces deux nations. Ce ne fut qu'en 1119 de J. C. qu'ils se formèrent une écriture particulière, extraite des caractères idéographiques des Chinois: cette écriture, comme celle des *Khitans*, est jusqu'à présent perdue pour nous, quoiqu'il existe peut-être encore en Mongolie et dans le pays des Mandchoux, quelque monument chargé d'inscriptions en caractères *ju tchi* et *khitan*.

ÉCRITURES DE L'ÉGYPTE.

Depuis la renaissance des lettres, les hiéroglyphes de l'Égypte ont excité la curiosité et l'ardeur des savans à déchiffrer leur contenu, afin de reconquérir de cette manière la connaissance des arts et des sciences des habitans de ce pays célèbre. Jusqu'à nos jours, toutes ces tentatives étaient restées vaines, quand un heureux

hasard fit trouver aux Français le fameux monument de Rosette, qui présente une même inscription en deux différentes espèces de caractères égyptiens, avec la version grecque. On se crut alors en droit de regarder la clef des hiéroglyphes comme trouvée : mais cette joie fut de courte durée ; car plus on examina ce monument, plus on se convainquit que le déchiffrement des hiéroglyphes était hérissé de difficultés qui paraissaient insurmontables.

Ce fut en 1813 que le docteur Young, Anglais, reconnut la valeur alphabétique de la plupart des signes hiéroglyphiques qui composent les noms de *Ptolémée* et de *Bérénice*. Le célèbre Zoëga avait déjà soupçonné que plusieurs de ces signes pouvaient être employés alphabétiquement. Cette découverte fut rectifiée et considérablement développée par M. Champollion jeune, qui parvint à déchiffrer, avec une rare intelligence, les noms romains et grecs qui se trouvent fréquemment sur les monumens hiéroglyphiques et y sont renfermés dans des médaillons ou cartouches. Le savant français consigna le résultat de ses recherches dans une lettre imprimée et adressée à M. Dacier. La marche analytique que M. Champollion a suivie dans cet écrit, lui avait gagné la confiance des savans de l'Europe ; on doit regretter qu'il s'en soit départi dans ses ouvrages postérieurs, dans lesquels il donne un grand nombre d'explications sans autre démonstration. En opposition avec le témoignage formel des écrivains de l'antiquité, il soutient maintenant que presque tous les caractères hiéroglyphiques sont alphabétiques ; et s'appuyant sur cette hypothèse, il se fait fort de traduire toutes les inscriptions égyptiennes qui ne sont pas accompagnées d'une version ancienne, tandis qu'il se garde bien d'entamer celle de Rosette, dont le contenu nous est connu par la traduction grecque. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion sur ces points ; d'ailleurs l'opinion des véritables savans a déjà fait justice des assertions

et des traductions hypothétiques de M. Champollion. Nous n'avons, dans ce moment, d'autre obligation que de donner à nos lecteurs un aperçu de ce qu'on sait de positif sur l'écriture des anciens Égyptiens. Afin d'obtenir cet aperçu correct et complet, nous avons cru devoir nous adresser à M. le docteur Dujardin, membre de la Société asiatique de Paris, comme à la personne qui, dans cette capitale, a travaillé avec le plus de succès sur les hiéroglyphes, en analysant, avec une exactitude minutieuse, les deux textes égyptiens de l'inscription de Rosette. Ce savant a bien voulu nous communiquer la notice suivante, qui fait parfaitement connaître la nature et la marche des écritures anciennes de l'Égypte. Nous faisons des vœux pour que son grand travail sur le monument de Rosette puisse bientôt voir le jour; il contribuera puissamment à réduire à leur juste valeur les assertions trompeuses qu'on s'est plu à répandre sur le progrès qu'on annonce avoir fait dans le déchiffrement des hiéroglyphes.

Note sur les Écritures égyptiennes.

On distingue trois espèces d'écritures égyptiennes :

1.° Une écriture composée de linéamens analogues à ceux de nos écritures cursives, et connue sous les noms divers d'écriture *populaire*, *démotique*, *enchoriale*, *épistolographique* ;

2.° Une écriture dont les linéamens sont à-peu-près du même genre, mais dont l'aspect n'est pas le même que celui de la précédente, et que l'on nomme écriture *sacerdotale* ou *hiératique* ;

3.° Enfin, l'écriture *hiéroglyphique*, dont tous les caractères sont des représentations d'objets naturels ou artificiels.

Ces trois espèces d'écritures procèdent par lignes horizontales, dont les caractères se succèdent de droite à

gauche, et reviennent en sens contraire. Lorsque plusieurs caractères se trouvent placés l'un au dessous de l'autre, on doit les lire de haut en bas.

Nous devons remarquer que les caractères hiéroglyphiques se disposent fréquemment en colonnes verticales qu'on lit de haut en bas, et qui se succèdent parallèlement de droite à gauche. Lorsque, dans ces colonnes, plusieurs caractères sont placés côte à côte sur une même ligne horizontale, c'est de droite à gauche qu'il faut les lire.

Dans les objets, soit naturels, soit artificiels, qui ne sont point symétriques, il y a toujours un côté que l'on regarde comme la partie antérieure : il est à remarquer que, dans les lignes hiéroglyphiques qui se lisent de droite à gauche, la partie antérieure des caractères est constamment tournée vers la droite, de sorte que les animaux qui figurent dans ces lignes semblent former une procession marchant dans une direction opposée à celle que suit le lecteur.

Il a été publié jusqu'à présent si peu de chose sur l'écriture hiéroglyphique, que nous n'aurons rien à en dire, et que nos observations porteront uniquement sur les écritures populaire et hiéroglyphique.

Les recherches entreprises pour déterminer le nombre des caractères dont fait usage l'écriture hiéroglyphique, ont fait évaluer ce nombre à huit ou neuf cents à-peu-près. Ceux qui ont essayé le même travail sur l'écriture populaire, ont été conduits à des résultats tellement disparates, que nous ne pensons pas devoir nous y arrêter ; nous nous bornerons à faire remarquer qu'il n'a point été possible de réduire les élémens de cette écriture à un petit nombre de caractères. Comme exemples des écritures populaire et hiéroglyphique, nous citerons l'inscription moyenne et l'inscription supérieure de la pierre de Rosette, dont il existe des dessins parfaitement exacts dans les planches de la Description de l'Égypte. On

prendra une idée de l'aspect de l'écriture hiératique, en jetant les yeux sur les papyrus trouvés dans les tombeaux de Thèbes et reproduits en assez grand nombre dans le même ouvrage.

Il y a trente ans, on regardait l'écriture hiéroglyphique comme de nature idéographique, et les deux autres comme de nature alphabétique ou phonétique. Les premières tentatives faites pour analyser la partie populaire de l'inscription de Rosette, vinrent jeter quelque doute sur la deuxième partie de cette croyance; si bien que l'on fut tenté de considérer l'ensemble du système graphique égyptien comme étant de nature idéographique. Depuis lors, d'autres travaux ont conduit M. Champollion jeune à des conclusions tout-à-fait opposées; il pense que les caractères de nature alphabétique entrent pour les trois quarts dans l'écriture hiéroglyphique, et pour une proportion plus forte dans l'écriture populaire. Comme il n'a point encore développé les motifs sur lesquels repose son opinion, il n'a point été possible de les soumettre à l'examen. En attendant, nous devons dire que la question ne nous semble rien moins que résolue, et que, si nous devons nous en tenir aux résultats que nous ont donnés nos propres travaux sur l'inscription de Rosette, nous regarderons toutes les écritures égyptiennes comme étant de nature idéographique.

Nous allons passer en revue brièvement les principales pièces du procès.

L'historien grec Diodore de Sicile s'explique d'une manière assez précise sur la nature de l'écriture hiéroglyphique. Les hiéroglyphes, suivant lui, étaient l'objet d'une science mystérieuse, tout-à-fait ignorée du vulgaire, et qui se transmettait de père en fils dans la caste sacerdotale. Ce n'est point, dit-il, par des syllabes groupées (assemblages de sons) que l'écriture hiéroglyphique rappelle la pensée, mais bien par le sens que rattache la mémoire aux formes diverses qui frappent les yeux.

La figure d'un épervier, par exemple, qui rappelle directement celui de tous les oiseaux dont le vol est le plus rapide, s'emploie métaphoriquement pour représenter toutes les idées qui ont quelque parenté avec l'idée de célérité, par un procédé analogue à celui qui fait passer un mot du sens direct aux divers sens métaphoriques dont il est susceptible.

L'historien latin Ammien Marcellin n'est pas moins affirmatif sur le même sujet. A l'occasion des obélisques transportés à Rome par l'ordre des empereurs, et des caractères hiéroglyphiques dont ils sont recouverts, il fait cette réflexion : « Nous savons représenter, avec des lettres dont le nombre est limité et l'emploi facile, toutes les pensées que peut enfanter l'intelligence humaine : il n'en était point de même chez les anciens Égyptiens, mais à chaque caractère correspondait un mot, et quelquefois même un sens complet; ainsi, pour nous borner à deux exemples, l'image d'un *vautour* correspondait au mot *nature*, et celle d'une *abeille* rappelait qu'un roi, tout en régnant avec douceur, n'en doit pas moins être armé de l'aiguillon. »

A ces deux témoignages ajoutons celui de S. Clément, évêque d'Alexandrie; voici ce que l'on trouve au cinquième livre de ses *Mélanges* :

« Si la religion chrétienne entoure de mystères une partie de sa doctrine, pourquoi s'en étonner? N'a-t-on pas vu, de tout temps et par-tout, la science religieuse s'envelopper de voiles qu'il n'était permis de soulever qu'à certaines conditions? Les prophètes et les oracles se sont toujours exprimés d'une manière énigmatique : nulle part on ne livre la science au premier venu, mais à ceux-là seulement qui se sont convenablement préparés.

» Par exemple, chez les Égyptiens, il faut commencer par se former à l'emploi des caractères épistolographiques; puis on apprend l'usage des caractères hiératiques, ceux

dont se servent les écrivains sacrés ; enfin , le plus haut degré d'instruction consiste à acquérir l'intelligence des caractères hiéroglyphiques. De ces derniers caractères, les uns sont employés à former des mots au moyen des articulations initiales de leurs noms ; les autres sont employés symboliquement, tantôt pour représenter directement les objets dont ils reproduisent la forme, tantôt pour rappeler indirectement d'autres objets avec lesquels ils ont des rapports plus ou moins éloignés.

« En un mot, tous les adeptes de la science religieuse, tant barbares que grecs, se sont plus à l'entourer de voiles, et n'ont jamais livré la vérité qu'enveloppée d'énigmes, de symboles, d'allégories, &c. »

Dire que l'intelligence des caractères hiéroglyphiques faisait partie de la science la plus élevée et la plus mystérieuse des Égyptiens, c'est dire assez que l'écriture hiéroglyphique n'était pas aux trois quarts alphabétique ; car, certes, si compliquée que soit une écriture alphabétique, elle ne peut jamais être l'objet d'une science bien mystérieuse. S. Clément paraît admettre d'ailleurs qu'un certain nombre de caractères hiéroglyphiques s'employaient pour représenter des sons, c'est-à-dire, à la façon des lettres de notre alphabet : mais la manière dont il s'exprime autoriserait presque à croire que cet emploi phonétique se bornait aux noms propres, ce qui serait d'accord avec les résultats déduits de l'examen des monumens originaux. Ainsi donc, si l'on s'en rapportait au témoignage des écrivains anciens, on devrait regarder l'écriture hiéroglyphique comme étant de nature idéographique : pour décliner cette conséquence, il faut admettre que tous ces écrivains se sont mépris ; et ce serait vraiment une chose merveilleuse qu'une pareille unanimité dans l'erreur.

Si, d'un autre côté, nous jetons les yeux sur le système grammatical de la langue copte, qui est bien reconnue pour être un reste de l'ancien idiome égyptien,


nous trouverons des raisons non moins fortes de regarder l'écriture hiéroglyphique comme composée de caractères destinés à représenter, non point des sons, mais des idées.

Voici ce qu'écrivait, dans le *Magasin encyclopédique* de 1808, M. de Sacy, rendant compte de l'Essai sur la littérature égyptienne de M. Étienne Quatremère : « Je ne crains point de dire que la langue copte conserve encore, dans son système grammatical, plusieurs traits de la physionomie propre à un idiome qui s'est longtemps écrit en caractères hiéroglyphiques. » Le mot *hiéroglyphiques* est ici l'équivalent d'*idéographiques*.

Développant les motifs de son opinion, M. de Sacy signale de curieux rapports entre la composition des idées chez les Coptes et cette même composition chez les Chinois ; il fait observer que si l'idiome égyptien ne présente pas aussi parfaitement que le chinois l'effet des caractères idéographiques sur le langage, c'est que tous les monumens connus de cet idiome sont postérieurs à l'époque où l'usage de l'écriture hiéroglyphique avait cessé, de sorte que la langue avait pu perdre déjà une partie de sa physionomie primitive.

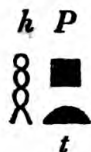
Dans la langue copte, point de désinences pour indiquer le nombre pluriel dans les noms, si ce n'est dans certains cas exceptionnels ; point de désinences pour distinguer les genres, qui souvent sont caractérisés par l'addition des mots *mâle* et *femelle* ; point de signes de cas dans les noms. Dans les mots composés, les parties composantes restent constamment distinctes ; jamais de fusion : de tous ces mots on peut faire une analyse facile à rendre en caractères idéographiques.

L'examen de l'ancienne langue parlée dans l'Égypte nous donne donc de nouveaux motifs pour regarder comme idéographiques les écritures égyptiennes. Il nous reste à parler des résultats fournis par l'examen des monumens.

Après avoir reconnu que certains petits cadres,  auxquels on a donné le nom de *cartouches* devaient renfermer des noms propres étrangers à la langue égyptienne, on parvint à reconnaître que les hiéroglyphes qu'ils renfermaient jouaient le rôle de caractères alphabétiques. Les noms de *Ptolémée*, *Cléopâtre*, *Bérénice*, &c. sont les premiers que l'on ait analysés. Ils ont offert une circonstance remarquable, nous voulons dire l'absence de certaines voyelles. Ainsi le nom de *Ptolémée*



au lieu de s'écrire *Ptolémaïos*, suivant l'usage des Grecs, s'écrivait *Ptol.mai.s*, ce qui semble indiquer que certaines voyelles s'effaçaient dans la prononciation, à la manière de nos *e* muets. Une autre observation que l'on peut faire au sujet des noms divers dont nous venons de parler, et que nous ferons en particulier sur le nom de *Ptolémée*, c'est l'emploi invariable de certains caractères : ainsi les deux premiers caractères sont constamment les mêmes, et paraissent empruntés au nom du dieu *Ptah* ;



le quatrième caractère est toujours un *lion*, et l'on sait que cet animal était le symbole d'une humeur fière et belliqueuse, de sorte que sa présence rappelle le sens que les Grecs attachaient au mot *Ptolémaïos* ; les autres caractères ne varient pas plus que ceux dont nous venons de parler, ou bien ne varient que dans des limites

extrêmement resserrées. Ne semble-t-il pas après cela que, tout en jouant le rôle de caractères alphabétiques, les hiéroglyphes qui composaient le nom de Ptolémée, remplissaient en même temps le rôle de caractères idéographiques.

Les noms grecs que nous venons de citer, également reconnus dans l'écriture populaire, ont offert, dans leur analyse, à-peu-près les mêmes circonstances que dans l'écriture hiéroglyphique; on y a remarqué l'absence des mêmes voyelles et l'emploi constant des mêmes caractères. Nous citerons pour exemple le nom de *Ptolémée*;


s o a i m o l t P

nous n'avons jamais vu varier un seul des caractères qui le composent.

Après les noms grecs, on a analysé de la même manière les noms romains. Ceux-ci n'étant point significatifs à la façon des premiers: on voit moins de fixité dans l'emploi des caractères: cela devait être, puisque, au lieu d'une idée déterminée, on n'avait plus à rendre qu'une idée générale de grandeur, de gloire, de puissance, &c. La différence que nous signalons pourrait bien cependant tenir aussi à l'influence exercée à la longue, sur les habitudes de l'Égypte, par des maîtres qui faisaient exclusivement usage de l'écriture alphabétique.

A l'analyse des noms romains succéda celle des noms d'un certain nombre de rois égyptiens mentionnés par l'historien Manéthon. Ces noms, de même que ceux des rois grecs, n'ont offert que de très-légères variations, de sorte que nous pourrions renouveler ici une réflexion déjà faite précédemment.

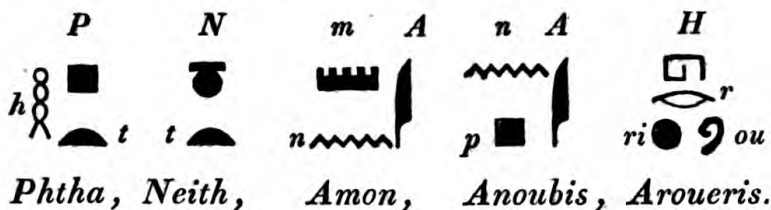
Comme la plupart des noms analysés n'ont été reconnus que parce qu'on les connaissait d'ailleurs, et qu'il n'a pas été possible jusqu'à présent d'établir des règles

certaines de lecture, nous pensons qu'il faut se défier des noms dont ne nous ont point parlé les historiens, tels que ceux d'*Osortasen*, d'*Amenoftep*, &c. En effet, les principes d'après lesquels ils ont été lus, conduiraient à trouver, par exemple, *Nervaoui* dans un groupe que l'on a reconnu pour la représentation de *Nerva* ;



Nous pourrions citer une foule d'autres exemples du même genre.

Après les noms royaux, on a retrouvé et analysé la plupart des noms des divinités égyptiennes mentionnées dans les écrivains grecs et latins.



Un nom de divinité est bien certainement la chose la plus arbitraire, la plus artificielle, qui se puisse concevoir, et bien certainement aussi c'est la chose la moins facile à faire entrer dans une écriture idéographique : il n'est donc pas étonnant qu'on ait eu recours, pour représenter les noms de ce genre, aux procédés de l'écriture alphabétique.

Disons mieux : telle qualité ou telle action, attribuée à la divinité en général, se trouvera représentée par l'assemblage de plusieurs idées simples, à chacune desquelles correspondra quelque monosyllabe, et un caractère idéographique ; de la série de monosyllabes que l'on

prononcera à la vue de ce groupe de caractères, résultera un mot représentant une idée complexe, abstraite et obscure; l'habitude de prononcer ce mot avec un profond respect, d'une manière invariable, et sans songer aux idées simples qu'il peut renfermer, pas plus qu'à l'idée complexe qui résulte de son ensemble, en fera très-promptement une espèce de nom propre, dont chaque caractère semblera ne plus représenter qu'un son. Mais il est une circonstance de laquelle il nous paraît résulter qu'avant d'être des représentans de sons, ces caractères avaient été des représentans d'idées, et qu'en passant, par l'usage, à l'état de signes phonétiques, ils n'avaient pas cessé d'être idéographiques : cette circonstance, la voici. Les noms de *Ptah*, de *Neith*, d'*Apis*, d'*Aroueris*, d'*Ammon*, d'*Anubis*, &c. n'éprouvent, dans les caractères qui les composent, que des variations fort légères; il semble donc que, pour tracer ces divers noms de divinités, il y avait des caractères consacrés, ce qui permet de croire que ces caractères se rattachaient, non pas seulement à des sons, mais aussi à des idées.

Quant aux noms de divinités autres que ceux qui se rencontrent dans les écrivains anciens, tels que *Netpé*, *Omset*, *Tafné*, &c., nous pensons qu'on ne les doit accueillir qu'avec défiance, et cela par le même motif qui nous a portés à ne point admettre les noms royaux qui se trouvaient dans le même cas.

La plupart des noms propres égyptiens se trouvant composés avec des noms de divinités, il a été possible de les analyser en partie; mais il est resté beaucoup d'incertitude sur la lecture des portions étrangères à ces noms divins.

Quant aux noms communs, tels que *roi*, *père*, *fil*, &c., que l'on a cru retrouver écrits en caractères alphabétiques, nous avons de fortes raisons pour croire qu'il y a eu méprise complète; et nous attendons, pour changer d'avis, qu'on nous montre, ce que nous

croyons impossible, qu'on nous montre un de ces mots dans l'inscription de Rosette, seul monument sur lequel se puisse faire une démonstration de ce genre; et quand nous disons un de ces mots, nous voulons dire un mot reconnu pour égyptien par tout le monde: ainsi nous accepterons, pour représenter l'idée *roi*, le mot *ouro*, mais non le mot *sout*, qui n'est point copte; nous ne recevrons point, comme représentant de l'idée *père*, le mot *toui*, dont jamais livre copte n'a fait mention, et nous demanderons qu'on nous montre le mot *iôt*; si l'on nous offre *si* pour représenter l'idée *fil*s, nous rappellerons que c'est par le mot *seri* qu'elle doit être rendue, &c.

Enfin, au sujet des formes grammaticales que l'on a cru retrouver aussi exprimées en caractères phonétiques, nous avons à faire deux observations. La première, c'est que si quelques groupes destinés à représenter ce que l'on appelle formes grammaticales, ont semblé réellement avoir un très-grand rapport avec les sons qui leur correspondaient, on a pu remarquer que dans ces groupes, de même que dans les noms propres, soit royaux, soit divins, il n'y avait que peu ou point de variations possibles; ce qui a permis de croire que ces représentations d'idées abstraites et complexes, avaient pris une apparence phonétique sans cesser d'être idéographiques, de même que les noms de divinités dont nous avons parlé plus haut. La seconde des deux observations que nous avons annoncées est celle-ci: un grand nombre de groupes représentant des formes grammaticales se refusent absolument à toute analyse; nous citerons, pour nous borner à un exemple, un groupe très-fréquent dans l'inscription de Rosette, où, suivant toute apparence, il représente l'affixe de la troisième personne du pluriel:



or cet affixe, chez les Coptes, n'a aucun rapport avec la

manière dont on pourrait lire ce groupe. Comme cette lecture offre quelque chose d'analogue à la forme préfixe de la troisième personne plurielle du futur, on a fait de ce groupe le représentant de cette forme; mais cette supposition ne supporte pas l'examen. Nous pouvons d'ailleurs, pour montrer que certains groupes ne se prononçaient pas comme on pourrait le croire, nous pouvons rappeler le nom de *Nerva*, dont il a été question précédemment.

En résumé, nous dirons que l'emploi des hiéroglyphes comme signes de sons paraît s'être borné à la transcription des noms propres, ce qui se trouve d'accord avec les paroles de S. Clément d'Alexandrie que nous avons citées; et nous répéterons que, dans une circonstance de ce genre, il n'y a rien qui puisse infirmer le témoignage unanime des écrivains anciens relativement à la nature idéographique des hiéroglyphes. Nous ajouterons enfin que les écritures populaire et hiératique nous semblent être de même nature que l'écriture hiéroglyphique; assertion que nous ne pouvons développer ici, mais qui est l'objet d'un travail que nous espérons publier prochainement. Il nous reste à présenter le tableau des caractères hiéroglyphiques et des caractères démotiques dont on a signalé l'emploi dans la transcription des noms propres (pl. V). Nous devons prévenir que ce tableau, emprunté au *Précis du système hiéroglyphique* de M. Champollion, a éprouvé, dans le passage de la première édition à la seconde, des transpositions, des suppressions et des additions; de sorte que nous ignorons si une édition nouvelle ne lui ferait pas subir de nouveaux changemens, d'autant plus qu'il n'est dit, pour aucun caractère, de quel lieu il a été tiré, et que par conséquent il n'y a pas de vérification possible.

Par ce qui précède, on aura vu que l'assertion de M. Champollion, qui prétend à présent que la plupart des signes hiéroglyphiques sont phonétiques, n'est qu'une

chimère, par laquelle il cherche à rendre plausibles les interprétations qu'il prétend donner d'inscriptions égyptiennes. Mais supposons pour un instant que ces inscriptions ne se composassent que de lettres alphabétiques dont on saurait la valeur, il resterait toujours une difficulté insurmontable pour leur interprétation. *Cette difficulté gît dans la langue.*

La plus grande partie de l'ancien idiome de l'Égypte est perdue pour nous; on n'en trouve que des débris dans la langue copte, qui elle-même n'est plus parlée, et dans laquelle on ne possède qu'une traduction incomplète de la Bible, et des ouvrages liturgiques et ascétiques, qui, d'après leur nature, ne peuvent contenir beaucoup d'idées autres que celles qui se trouvent dans l'Écriture sainte. Malheureusement, l'invasion grecque a introduit dans le copte plus d'un tiers de mots grecs, et la conquête arabe un grand nombre de termes arabes, de sorte que le nombre des mots d'origine égyptienne y est très-limité. Les Égyptiens, en adoptant la religion chrétienne et avec elle l'alphabet grec, ont pris un soin particulier d'élaguer, dans la traduction de la Bible et dans les écrits religieux qui, après cet événement, composent presque la totalité de leur littérature, toutes les expressions qui sentaient le paganisme, en les remplaçant par des mots grecs. Cependant ce sont précisément celles qui paraissent les plus nécessaires pour le déchiffrement des monumens graphiques de l'ancienne Égypte, la plupart de ceux-ci étant relatifs aux dogmes de l'ancienne croyance des habitans de la vallée du Nil.

D'ailleurs, est-il probable que la langue égyptienne n'ait pas considérablement changé depuis les milliers d'années qui ont précédé l'introduction du christianisme? On peut, à la vérité, supposer que les débris de l'égyptien conservés dans le copte ne diffèrent pas beaucoup des mots de la langue parlée sous la domination des Romains et sous celle des Lagides; mais est-il probable que la

différence ne soit pas très-grande entre les mots coptes et ceux qui étaient en usage sous les *Ramsès* et les *Sésostris*? La nature des langues étant la même, il est évident que chaque idiome doit changer notablement dans un laps de 1000, 1500 ou 2000 années. Or, si le copte suffit à l'interprétation des monumens du temps de Néron et des Ptolémées, est-il croyable qu'on pourrait s'en servir avec succès pour expliquer les inscriptions du temps de *deux* ou *trois mille* ans avant notre ère?

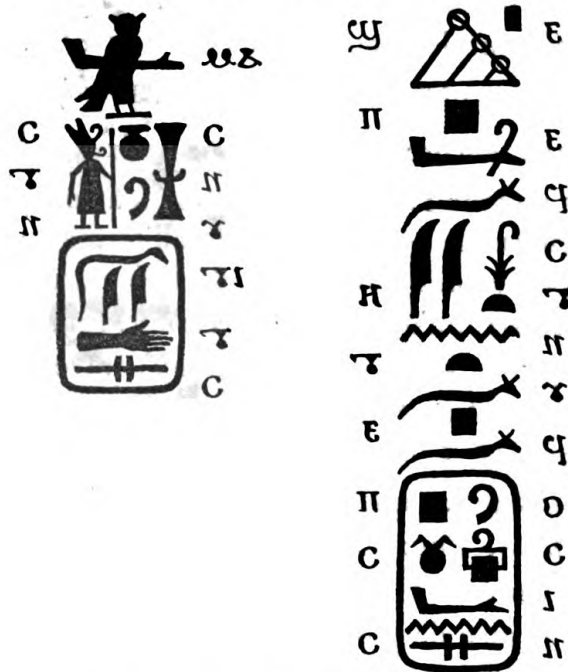
Peut-être les découvertes de M. Champollion pourront servir à lire les noms des rois d'Égypte que nous connaissons par les auteurs anciens; mais elles ne conduiront vraisemblablement jamais à une intelligence, même superficielle, des inscriptions égyptiennes et des nombreux écrits sur papyrus qu'on trouve dans les tombeaux de ce pays: aussi ce savant, en traduisant la moindre phrase, est contraint d'inventer, dans ce but, des mots qui ne sont pas coptes et qu'il ne peut justifier par aucune autorité. On conçoit donc que la besogne d'un interprète n'est pas très-lourde, quand il peut donner aux signes inconnus d'une inscription la valeur qui lui paraît convenable, et construire lui-même la langue dans laquelle il veut qu'elle soit écrite.

Quelques exemples suffiront pour prouver ce que nous venons de dire sur la manière adoptée par M. Champollion pour l'interprétation des hiéroglyphes. Dans la dixième ligne de la partie hiéroglyphique de l'inscription de Rosette, on lit le passage suivant, aux signes duquel j'ajoute les caractères coptes correspondans, selon la prétendue lecture de M. Champollion :



Ce passage correspond au grec *παρέλαβεν βασιλείαν πατρὸς τοῦ πατρὸς*, qui a reçu le royaume de son père. Malgré cette traduction grecque, il est difficile de retrouver le contenu de la phrase hiéroglyphique. On y voit bien au commencement les deux caractères ϣπ *chp*, qui paraissent représenter le verbe copte ϣηπ *chp*, recevoir; on pourrait encore y reconnaître l'affixe π dans ϣ^2 : mais que désigne l'homme assis qui tient un petit vase ou triangle sur la tête? M. Champollion ne le dit pas. Le groupe suivant forme, d'après la lecture de ce savant, ϥϣ *sti*, qu'il rend par *direction, royauté, puissance royale*. Vient après le *hibou*, traversé par un bras, ce qui fait ϣϣ *ma*, place, lieu; et enfin un groupe que M. Champollion lit ϣϣϣ *tuev*, et traduit par *son père*, quoique le mot égyptien pour père soit ϣϣϣ *iot*. Pour soutenir cette explication, il dit : « Nous avons ici le mot ϣϣϣ *toue*, ϣϣ *tue*, qui » exprime l'idée de *père*; on pourrait le rapporter aux » racines coptes ϣϣϣ *taue*, ϣϣϣ *taoue*, produ- » cere, proferre, dont le primitif ϣϣϣ *taouó* pa- » raît formé de ϣ *ta*, dare, et de ϣϣ *ouó*, germen. » Ce raisonnement nous paraît tout-à-fait insoutenable; car ni *taue* ni *taoue* ne signifient en copte *produire*. Dans cette langue, le verbe ϣϣϣ *taouó* ou ϣϣϣ *taoue*, en dialecte bachmourique ϣϣϣ *taua*, est le synonyme du grec *ἐπάγειν*, conduire; il a également la signification de *dire, proférer des paroles*: mais on ne peut le rendre par *produire*. Le mot ϣϣ *tue*, que M. Champollion veut dériver de ce verbe, ne peut donc pas signifier *père*; et si le groupe de l'inscription de Rosette en question a cette signification, comme il est probable, elle est idéographique et non pas phonétique.

Le passage suivant, dans lequel est répété, selon M. Champollion, tout le sens du précédent, est pris sur l'obélisque de Pamphile, élevé en l'honneur de Domitien :



La transcription que M. Champollion donne de ce passage n'offre aucun sens en copte; aussi s'est-il vu forcé d'ajouter : « Ceci, en tenant compte des déplacements déjà indiqués dans la langue égyptienne, et de » la suppression habituelle, dans les textes hiéroglyphiques, de quelques prépositions ou particules déterminatives, reviendrait aux mots coptes, &c. » Voici ces mots (ligne B), mis au dessous de ceux que M. Champollion croit lire dans le texte hiéroglyphique (ligne A) :

A.	ε υπεϥ	ϥτπ	πτρεϥ	Οϥϥπ-
	<i>èchpev</i>	<i>stn</i>	<i>ntuev</i>	<i>Ousp-</i>
B.	εϥϥπ	πϥουτπ	επεϥεϥωτ	Οϥεϥπϥ-
	<i>èavchp</i>	<i>psoutn</i>	<i>empeveïot</i>	<i>Ouespa-</i>
	Qui a reçu	la direction	de son père	Vespa-

CHNC	Ⲙⲗ	CHCȝ	(CTN)	ⲐⲏⲧⲐ
<i>sins</i>	<i>ma</i>	<i>snv</i>	<i>stn</i>	<i>Tits.</i>
CI&NOC	ⲉⲡⲙⲗ	ⲉⲡⲢⲚⲐⲐⲐ		ⲐⲏⲧⲐⲐⲐ
<i>sianos</i>	<i>èpma</i>	<i>empvson</i>		<i>Titos.</i>
sien	à la place de son frère (le roi)			Titus.



Cette traduction copte donne effectivement le sens imaginé par M. Champollion : mais quelle différence entre elle et la lecture produite par la valeur que les signes qui composent ce passage ont selon le même savant ! Ce sont des mots tout-à-fait différens. Mais est-il probable que le copte que nous avons dans la Bible copte, traduite, on le sait, dès les premiers siècles du christianisme, puisse autant différer de la langue parlée en Égypte du temps de Domitien (de 81 à 96 de J. C.) que les deux textes ci-dessus ? Certainement un idiome ne change pas presque entièrement en cent ans.



Quant à l'écriture démotique, on en a extrait un alphabet à l'aide duquel les noms propres y sont exprimés ; on n'en a découvert jusqu'à présent que *quarante lettres*, savoir : 1 *a* ; 2 qui servent à exprimer *o* et *ou* ; 1 *e*, *o* ou *a* ; 3 *i*, 1 qui est *i*, *e* et *a* ; 2 *b*, 6 *k*, 1 *kh*, 1 *l*, 1 *r*, 2 *m*, 3 *n*, 5 *p*, 1 *r*, 7 *s* et 3 *t*. Plusieurs de ces lettres ont une ressemblance frappante avec des caractères sémitiques et ceux des anciens Persans ; seulement elles sont quelquefois tournées dans un sens différent. Mais comme on sait à présent que les Égyptiens écrivaient aussi bien de droite à gauche que de gauche à droite, cette difficulté n'en est réellement pas une. Ainsi nous pouvons comparer



Le Ⲙ *a* égyptien à l' Ⲙ *a* sassanide.

Le Ⲣ *ou* au ⲧ *vav* hébreu retourné.



Le Ⲙ *k* au Ⲙ *kh* syriaque ou hiérosolymitain retourné.



Le  *k* égyptien au  *k* phénicien et grec antique.

L'  *l* à l'  *l* syriaque retourné.

L'  *n* à l'  *n* hébreu.

L'  *n* à l'  *n* sassanide retourné.

L'  *n* à l'  *n* syriaque.

L'  *s* à l'  *s* sassanide.

Le  *th* au  *ts* syriaque et même au  *th* arabe.

Si ces ressemblances indiquent une origine sémitique de l'écriture alphabétique égyptienne, on serait vraisemblablement obligé de rabattre beaucoup de la haute antiquité qu'on a cru pouvoir attribuer à la civilisation de l'Égypte.

ÉCRITURES DE L'INDE.

Les tribus japhétiques qui, dans un temps très-reculé, sont venues du nord-ouest dans l'Hindoustân, s'y sont confondues avec les anciens habitans de couleur brune ou noire; ils ont apporté leur langue, qui, du moins dans la moitié septentrionale de la presqu'île de l'Inde, s'est complètement fondue avec les idiomes des aborigènes, ou, pour mieux dire, elle a entièrement dissous ceux-ci dans sa propre masse, en soumettant leurs radicaux, ainsi que les siens, à ses propres formes grammaticales.

Malheureusement les données historiques nous manquent tout-à-fait sur un sujet aussi important que l'occupation de l'Inde par des tribus japhétiques, et nous ignorons même si ces peuples, qui apportèrent la base du sanscrit dans l'Hindoustân, avaient déjà alors une écriture ou non. Nous savons que l'origine de l'écriture de l'Inde se perd dans la nuit des

temps, et que les Hindous, parvenus, à une époque très-ancienne, à élever à la plus haute perfection le sanscrit, leur langue classique et écrite, l'écrivaient aussi avec un alphabet également parfait, et si admirable, qu'ils lui attribuent une origine divine et l'appellent *déva nâgari* ou l'écriture des dieux (1). Le prototype de cet alphabet a donné naissance à toutes les écritures des deux presqu'îles de l'Inde, à celles du Tuet et de l'île de Ceylan; son influence s'est répandue jusque dans les îles de la Sonde et autres qui font partie de l'Archipel méridional de l'Asie. Mais ce prototype, qui n'existe plus, a été diversement modifié dans les différens pays et par les différentes sectes religieuses; cependant tous les alphabets formés d'après l'ancien *déva nâgari*, et même ceux qui s'en éloignent le plus, décèlent cette origine sous leurs formes plus ou moins arrondies.

La dénomination de *déva nâgari* est restée à l'alphabet carré de l'Hindoustan, dont on se sert de préférence pour écrire la langue sacrée, le sanscrit (2). Cet alphabet est très-beau, et le plus parfait que nous connaissions. Comme tous les alphabets dérivés de la même source, sa direction va de gauche à droite. Il se compose de quatorze voyelles et diphthongues et de trente-

(1) L'alphabet *déva nâgari* n'a aucun rapport avec les écritures sémitiques; cependant quelques savans, tels que Volney, M. le professeur Schleiermacher, de Darmstadt, et même le célèbre Kopp, ont cru entrevoir des rapports de ce genre. M. Schleiermacher a même entrepris de démontrer l'origine sémitique du *déva nâgari*. Il nous paraît que ces érudits, d'ailleurs estimables, se sont attachés à des ressemblances qui n'existent pas; car une comparaison minutieuse des anciens alphabets de l'Inde avec ceux des peuples sémitiques, conduit précisément à un résultat tout-à-fait contraire, et fait voir que ces deux genres d'écritures diffèrent entièrement entre elles, tant pour la forme et le son des lettres, que par le système de leur arrangement.

(2) Le sanscrit s'écrit aussi en caractères bengali, tamoules et autres de l'Inde; mais ce n'est que par abus.

quatre consonnes portant dans leur forme simple l'*a* bref avec elles. En voici le tableau :

VOYELLES.					
Brèves.....	अ ă.	इ î.	उ ou.	ऋ rî.	ॠ rî.
Longues.....	आ â.	ई î.	ऊ ou.	ऋ rî.	ॠ rî.
DIPHTHONGUES.					
	ए ê.	ओ ô.	ऐ ai.	औ au.	
CONSONNES					
Gutturales....	क ka.	ख kha.	ग ga.	घ gha.	ङ nga.
Palatales.....	च tcha.	छ tchha.	ज dja.	झ djha.	ञ ña.
Cérébrales...	ट ta.	ठ tha.	ड da.	ढ dha.	ण na.
Dentales.....	त ta.	थ tha.	द da.	ध dha.	न na.
Labiales.....	प pa.	फ pha.	ब ba.	भ bha.	म ma.
Sémi-voyelles.	य ya.	र ra.	ल la.	व va.	
Sifflantes.....	श sa.	ष cha.	स sa.	ह ha.	

Les formes des voyelles, telles qu'on les voit dans le tableau précédent, ne peuvent être employées qu'au commencement d'un mot. L'*a* bref n'est exprimé ni au milieu ni à la fin d'un mot, puisqu'il gît dans le signe de la consonne, si celle-ci n'est pas suivie par une voyelle différente, ou liée à une autre consonne immédiatement suivante.

Les autres voyelles sont remplacées, dans le corps des mots, par des signes qui diffèrent de leur forme ordinaire.

L'*i* bref devient ि et précède la consonne dans l'écriture, quoiqu'il la suive dans la prononciation; par exemple, कि *kī*.

Les quatre formes médiales de voyelles, ा *ā*, ि *ī*, ो *ó* et औ *au*, sont placées après la consonne; par exemple, का *kā*, की *kī*, को *kó* et कौ *kau*.

Six autres formes de voyelles sont placées au pied des consonnes, ु *oŭ*, ू *oū*, ्रि *ri'*, ्रि *rī*, ्रि *lrī'* et ्रि *lrī*; par exemple, कु *koŭ*, कू *koū*, कृ *krī'*, कृ *krī*, क्लृ *klrī'* et क्लृ *klrī*.

Deux sont placées au-dessus des consonnes, े *ē* et ै *ai*; par exemple, के *kē* et कै *kai*.

Quelques consonnes souffrent un petit changement dans leur forme, quand elles se trouvent liées à certaines voyelles. Le द *d* dental ressemble au ट *t* cérébral, quand il y a en bas ु *oŭ*, ू *oū* et ्रि *ri*. Il forme, avec ces voyelles, दु *doŭ*, दू *doū* et द्रि *dri'*. Le र *r* forme, avec l'*oŭ* bref, रु *roŭ*, et avec l'*oū* long, रू *roū*. Le ह *h* fait

avec ॐ, हु hoū, avec ह्र hoū, avec ह्रि hrī, et avec ह्रि hrī.

Outre les consonnes contenues dans le tableau de l'alphabet sanscrit, il y a encore deux signes, dont l'un représente l'*m*, et l'autre l'*h*. Le premier, appelé *anouswāra* ou le résonnement, est ordinairement exprimé par un point placé au-dessus de la lettre; mais dans certains manuscrits, c'est un petit zéro: par exemple, कं *kam* et कः *kam*. Au milieu d'un mot, l'*anouswāra* peut remplacer tout autre son nasal que l'*m*. Dans certains cas, le point de l'*anouswāra* est renfermé dans un demi-cercle, et alors l'*m* n'est pas prononcée, comme dans कय्युवनं *kayyouwanam*. Dans plusieurs écritures de l'Inde, ce même signe est toujours employé pour l'*anouswāra* simple. C'est principalement la syllabe mystique ॐ *óm* qui est souvent écrite avec ce signe, et quelquefois aussi ॐ ou ॐ.

Le second, le *wisarga*, représente l'*h*; ce sont ou les deux points: ou les deux demi-cercles ॥, ou deux zéros ०. Par exemple, कः *kah* et क॥ *kah*.

Pour indiquer qu'une consonne est muette, c'est-à-dire, qu'elle n'a pas l'*a* bref avec elle et termine la syllabe, on ajoute à son pied le signe ॑; par exemple, महत् *mahat* se lirait sans ce signe महत *mahata*.

La consonne *r* est souvent remplacée, dans le corps des mots, par les deux signes र et ऋ. Le premier est placé au-dessus de la consonne, avant laquelle le *r* doit être lu, et le second se trouve au pied de celle qu'il doit suivre; par exemple, कर्मन् *karman*, क्रतु *kratou*.

Si la consonne devant laquelle on veut mettre une *r* a une voyelle après elle, le signe de l'*r* est placé après cette voyelle, comme dans सर्वेन्द्रियाणि *sarwendri-yāṇi*, सर्वं *sarvam*, &c.

Outre les formes simples des consonnes telles qu'on les voit dans le tableau de l'alphabet, l'écriture déva nâgari est riche en groupes de consonnes entrelacées entre elles; le nombre de ces groupes, appelés *p'hala*, monte à plus de 800; en voici les principaux et les plus usités :

कक, क्क k-ka; कख, क्ख k-kha; क्क k-tcha;
 क्त k-ta; क्त्य k-t-ya; क्त्र k-t-ra; क्त्र्य k-t-r-ya; क्त्वा k-t-wa;
 क्न k-na; क्न्य k-n-ya; क्म k-ma; क्य k-ya; क्र k-ra,
 क्र्य k-r-ya; क्ल k-la; क्वा k-wa; क्च, क्च् k-cha.

क्ख kh-na; क्ख्य kh-ya; क्ख्र kh-ra; क्ख्वा kh-wa.

ग्ग g-ga; ग्ग na; ग्ग ra.

ग्घ gh-na; ग्घ्य gh-n-ya; ग्घ्र gh-ya; ग्घ्र ra; ग्घ्ला gh-la.

ङ्क ng-ka; ङ्क ng-k-cha; ङ्ग ng-ga; ङ्ग ng-gha; ङ्ङ ng-
 nga; ङ्ग ma; ङ्ग ya.

च्च tch-tcha; च्छ tch-tchha; च्च न्ना tch-nā; च्च ra;
 च्च wa.

क्क्ह tchh-ma; क्क्ह्य tchh-ya; क्क्ह्र tchh-ra.

ञ्ज dj-dja; ञ्ज dj-nā (ञ्ज); ञ्ज ra.

ञ्च ñ-tcha; ञ्च ñ-dja; ञ्छ ñ-tchha; ञ्च ñ-nā.

तृ t-ta; त्र t-ma; त्र्य t-ya; त्रं t-ra; त्रु t-wa.

थ्र th-ma; थ्र्य th-ya; थ्रं थ्र-ra; थ्रु थ्र-wa.

ड्र d-ga; ड्रु d-da; ड्रम d-ma; ड्र्य d-ya; ड्रं d-ra; ड्रु d-wa.

ध्र dh-ma; ध्र्य dh-ya; ध्रं dh-ra; ध्रु dh-wa.

एठ n-ta; ण n-na.

त्त t-ta; त्र त-t-ra; त्रु त-t-wa; त्र्य t-tha; त्र n-ta-

त्र t-ra; त्रु त-wa.

थ्रु th-na; थ्र्यु th-ya.

द्र d-ga; द्र्य d-g-ya; द्रं द-g-ra; द्रु द-g-ha; द्रु द-g-h-ra,

दृ d-da; द्रु द-d-ra; द्रु द-d-wa; द्रु द-d-ha; द्रु द-dh-na;

द्व्य d-dh-ya; द्रु द-na; द्रु द-ba; द्रु द-b-ra; द्रु द-b-ha;

द्व्य d-bh-ya; द्रु द-bh-ra; द्रु द-ma; द्रु द-ya; द्रु द-ra;

द्व्य d-r-ya; द्रु द-wa; द्रु द-w-ya, द्रु द-w-ra.

ध्रु dh-na; ध्र्यु dh-ya; ध्रु dh-ra; ध्रु dh-wa.

न्न n-ta; न्रु n-t-ra; न्रु n-na; न्रु न-ya; न्रु n-ra.

प्प p-ta; प्पु p-na; प्पु प-ma, प्पु प-ra; प्पु प-la; प्पु प-wa.

फ्रु ph-ma; फ्रु ph-ya.

ब्रु b-da; ब्रु b-ba; ब्रु b-ra.

भ्रु bh-ya; भ्रु bh-ra.

म्रु m-na; म्रु म-ya; म्रु म-ra; म्रु म-la.

य्रु y-ya; य्रु y-wa.

र्त्त r-ta; र्त्त r-ya.

न्न l-na; ल्य l-ya; ल्ण l-la.

व्य w-ya; व्र w-ra.

श्च ष-tcha; श्न ष-na; श्य ष-ya; श्र ष-ra; श्ल ष-la;

श्च ष-wa.

च्ट ch-ṭa; च्य ch-ṭ-ya; च्चु ch-ṭ-wa; च्ठ ch-ṭha; च्य
ch-ṭh-ja; च्चु ch-ṭh-wa; च्न ch-na; च्य ch-ya; च्च ch-wa.

स्त s-ta; स्त्र s-tra; स्न s-na; स्न s-ra; स्ल s-la.

ह्न h-na; ह्न h-na; ह्न h-ma; ह्य h-ya; ह्न h-ra;

ह्य h-r-ya; ह्न h-la; ह्न h-wa; ह्य h-w-ya.

Les autres alphabets de l'Inde, ceux de la presque île transganguétique, de l'île de Ceylan, et même l'écriture des Javanais, ont tous pris leur origine dans la même source que le déva nâgari, quoique souvent leurs traits aient considérablement changé, et soient devenus très-cursifs, comme on peut le voir aux planches VI et VII, sur lesquelles j'ai réuni ces différentes espèces d'écritures. Dans presque toutes, les voyelles sont figurées, quoique leurs formes et la manière de les placer diffèrent souvent de celles de l'alphabet déva nâgari, comme on peut le voir, par exemple, sur la planche VII, où j'ai donné les voyelles de l'écriture malabare groupées avec la consonne *k*. Ce ne sont que quelques-uns des alphabets de l'Inde en usage sur les bords de l'Indus et de ses affluens, qui font exception à la règle générale. L'écriture *watch* ou du *Moultan*, et celle dont on se sert pour écrire le *sindhou septentrional*, ne figurent que les consonnes dérivées du déva nâgari; je les donne dans les

deux dernières colonnes de la planche VI. J'ai fait graver, sur la planche VIII, l'oraison dominicale dans ces deux langues, avec la transcription en lettres latines; mais cette transcription ne représente que les consonnes des mots, comme on pourra s'en convaincre en les comparant avec les transcriptions complètes de ces deux oraisons dominicales, qui suivent ici.

*Transcription de l'Oraison dominicale en langue
watch ou du Moulta.*

Ai sarag-bitch rahaṇvâlâ asḍa pit, tera
Oh cœlo-in existens noster pater, tuum
nam pavitra thav, tera radj ava, tera
nomen sanctum sit, tuum regnum veniat, tua
khatirkhah sarag-bitch djaha taha douniyâ-bitch
voluntas cœlo-in uti etiam terra-in
kâra wangna.
facta sit.

Asḍa djivan lâyak kharak adj asko deva,
Nostrum vitæ panem hodiè nobis da,
bhyâ asḍa devaṇ aska mapha kara, djaha
et nostra peccata nobis dimitte, uti
asî aṇa devaṇvaleko mapha kardâhan; bhyâ
nos nostris debitoribus dimittimus; et
parakha-vitch aska nâ taṇ ṭhana para-
tentionem-in nos non duce, sed ten-
vatchhtriâkana tchhatr dya.
tatione ab salva.

Kyoûnki radj, bhyâ parâkaram, bhyâ maha-
Quia regnum, et potestas, et magni-
tam hemesa tusdé hin. Amen.
tudo omnia tua sunt. Amen.

Transcription de l'Oraison dominicale en sindhou.

Aï sarag-mandj rahanvara âsadjâ pit, tahadja
 Oh cœlo - in existens noster pater, tuum
nâm pavitra ghæ; tahadja radj âtcha;
 nomen sanctum sit, tuum regnum veniat;
tahadja khatirkah sarag mandj djahata tahat
 tua voluntas cœlo in uti etiam
douniya - mandj karâ wangna. Askha djian
 terra - in facta sit. Nostrum vitæ
lâyak khauñ adjh âskhâ deo; bhî âsdja dëân
 panem hodiè nobis da, et nostra peccata
âskhâ tchhada, djahata âsa pahadja dëânwârokan
 nobis dimitte, uti nos nostris debitoribus
tchhadâ hin; bhî âdjmet mandj âska mat wadha;
 dimittimus; et tentationem in nos non duce;
para matchriké tchharao, tchhâdjâ radj bhî
 malo-de salva, quia regnum et
mahatam bhî takamaro hemesa tuadja hin. Amen.
 magnitudo et gloria omnia tua sunt. Amen.

Les écritures watch et sindhou contiennent plusieurs signes semblables pour la forme, mais de valeur différente. En les examinant, on s'apercevra aisément que

<i>k</i>	en watch devient en sindhou	<i>r</i>
<i>r</i>	<i>tch</i>
<i>v</i>	<i>d</i>
<i>d</i>	<i>n</i>
<i>t</i>	<i>b</i>
<i>n</i>	<i>h</i>

Dans les deux langues, le *d* est très-souvent prononcé comme *r*. Ces deux alphabets ont quelques signes qui par eux-mêmes n'ont aucun son et ne servent que d'ap-

pui pour des voyelles. Le **w** en watch et le **m** en sin-dhou, reçoivent l'*a*, l'*o* et autres voyelles, et même des nasales.

Le signe **o**, dans les deux langues, reçoit l'*i*, l'*a*, &c.

L'alphabet tubétain est également dérivé de celui de l'Inde. L'introduction de l'écriture ne date, au Tbet, que de la première moitié du VII.^e siècle. Le roi *Srong bdzan gambo*, qui parvint au trône en 629 de notre ère, y introduisit le bouddhisme, et fit adapter à la langue tubétaine l'alphabet indien connu sous le nom de *Lañdza*. Cet alphabet est le même dont on se sert encore aujourd'hui dans ce pays; mais l'écriture *Lañdza*, de laquelle il dérive, paraît avoir changé depuis considérablement, puisque la forme de ses lettres; telles que nous la connaissons aujourd'hui, s'éloigne beaucoup de celle des caractères tubétains.

Comme toutes les écritures d'origine hindoue, la tubétaine se lit de gauche à droite, et offre une ressemblance frappante avec celle dans laquelle sont écrites les anciennes inscriptions bouddhiques de l'Inde, et principalement celles de *Bouddha gaya*. Cette ressemblance a été clairement indiquée, il y a onze ans, par M. Abel-Rémusat (1). M. J.-J. Schmidt, de Saint-Pétersbourg, guidé par la découverte de ce savant orientaliste, est parvenu à former un tableau comparatif des lettres de ces inscriptions avec celles de l'alphabet tubétain auxquelles elles correspondent.

Cet alphabet se compose des trente consonnes suivantes, auxquelles j'ai ajouté leur prononciation et la manière de les transcrire en lettres mandchoues, établies par l'ordre de l'empereur Khian loung :

(1) « Les Pandits les plus instruits ne purent lire ces inscriptions; leurs caractères ont pourtant une si grande analogie avec ceux du Tibet, qu'on peut les lire presque couramment avec un alphabet tibétain. » — *Recherches sur les langues tartares*. Paris, 1820, vol. I, pag. 342.

ᠠ <i>ka.</i>	ᠠ <i>k'ha.</i>	ᠠ <i>gha.</i>	ᠠ <i>nga.</i>
ᠡ	ᠡ	ᠡ	ᠡ
ᠳ <i>dja.</i>	ᠳ <i>tsia.</i>	ᠳ <i>dzia.</i>	ᠳ <i>gnia.</i>
ᠱ	ᠱ	ᠱ	ᠱ
ᠲ <i>ta.</i>	ᠲ <i>tha.</i>	ᠲ <i>dha.</i>	ᠲ <i>na.</i>
ᠳ	ᠳ	ᠳ	ᠳ
ᠪ <i>ba.</i>	ᠪ <i>p'ha.</i>	ᠪ <i>bha.</i>	ᠪ <i>ma.</i>
ᠳ	ᠳ	ᠳ	ᠳ
ᠳ <i>zza.</i>	ᠳ <i>tsa.</i>	ᠳ <i>dza.</i>	ᠳ <i>wa.</i>
ᠳ	ᠳ	ᠳ	ᠳ
ᠵ <i>ja.</i>	ᠵ <i>za.</i>	ᠵ <i>d.</i>	ᠵ <i>ya.</i>
ᠲ	ᠲ	ᠲ	ᠲ
ᠲ <i>ra.</i>	ᠲ <i>la.</i>	ᠲ <i>cha.</i>	ᠲ <i>sa.</i>
ᠲ	ᠲ	ᠲ	ᠲ
ᠳ <i>ha.</i>	ᠳ <i>a.</i>		
ᠳ	ᠳ		

Parmi ces trente lettres, il s'en trouve deux qui sont moins des consonnes que des signes destinés à recevoir les marques qui indiquent les voyelles, quand celles-ci se trouvent dans un mot sans être liées à une consonne. Ces signes sont le ཨ et le ས. Le premier est un *a*, quand il n'a pas d'autre voyelle au-dessus ou au-dessous de lui; mais il devient ཨི *i*, ཨུ *ou*, ཨེ et ཨོ *o*, avec les traits qui marquent ces voyelles. L'autre, ས, employé seul, est un *ā* long; mais il devient སི, སུ, སེ et སོ, avec les marques de ces voyelles.

Ces signes indiquant les voyelles se joignent de la même manière à toutes les consonnes; par exemple :

ཀ	ཀི	ཀུ	ཀེ	ཀོ
<i>ka,</i>	<i>ki,</i>	<i>kou,</i>	<i>ke,</i>	<i>ko.</i>

Si l'on veut indiquer que la voyelle est longue, on place ordinairement un ས au-dessous de la consonne à laquelle elle s'attache, comme :

ཀ ས	ཀི ས	ཀུ ས	ཀེ ས	ཀོ ས
<i>kā,</i>	<i>kī,</i>	<i>koū,</i>	<i>kē,</i>	<i>kō.</i>

Les Tubétains ont encore d'autres signes qu'ils ajoutent à leurs lettres; par exemple, un zéro placé au-dessus indique le son nasal du *wisarga* sanscrit,

comme ཀླ *kam*. Pour indiquer qu'une consonne est suivie immédiatement d'une *r*, on place à son pied le signe ཎ; par exemple :

ཀླ ཀླྲ ཀླྲྱ ཀླྲེ ཀླྲོ

kra, kri, krou, kre, kro.

Le signe ཏ indique que la consonne *ya* suit immédiatement après celle sous laquelle il se trouve placé; par exemple :

ཀླྲ ཀླྲེ ཀླྲྱ ཀླྲེ ཀླྲོ

kya, kyi, kyou, kye, kyo.

Le ར *ra* superposé à une autre consonne, sans voyelle intermédiaire, change ordinairement de forme et devient ཏ; ainsi on écrit :

ཀླ རླ རླྱ རླེ རློ

rka, rma, rbha, rta, rn,

Les consonnes tibétaines se groupent diversement entre elles l'une sous l'autre, et prennent alors souvent des valeurs qui diffèrent totalement de celles qu'elles avaient primitivement. Les bornes de cet aperçu ne nous permettent pas de donner ici les composés innombrables produits de cette manière; ils forment un ample syllabaire, qui précède ordinairement les dictionnaires tibétains. On se sert aussi au Tibet d'une écriture cursive dérivée de la grande; elle suit les mêmes règles que celle-ci. Pour écrire le sanscrit, les Tibétains ont ajouté à leur alphabet plusieurs consonnes que je fais suivre ici.

VOYELLES.

अ	आ	इ	ई	उ	ऊ
a.	ā.	i.	ī.	ou.	ō.
रि	रि	रि	रि		
ri.	rī.	ri	rī.		

DIPHTHONGUES.

ए	ऐ	ओ	औ	अं	अः
é.	ai.	ô.	au.	am.	as (ah).

CONSONNES.

Gutturales....	क	ख	ग	घ	ङ
	ka.	k'ha.	ga.	gha.	nga.
Palatales.....	च	छ	ज	झ	ञ
	tcha.	tchha.	dja.	djha.	ña.

Cérébrales. . .	ᠠ	ᠲ	ᠳ	ᠬ	ᠨ
	ta.	tha.	da.	dha.	na.
Dentales.	ᠲ	ᠳ	ᠳ	ᠬ	ᠨ
	ta.	tha.	da.	dha.	na.
Labiales.	ᠠ	ᠲ	ᠳ	ᠬ	ᠨ
	pa.	pha.	ba.	bha.	ma.
Sémi-voyelles.	ᠠ	ᠲ	ᠳ	ᠬ	
	ya.	ra.	la.	va.	
Sifflantes.	ᠠ	ᠲ	ᠳ	ᠬ	ᠨ
	ᠰa.	ᠴha.	ᠰa.	ᠬa.	k'cha.

L'empereur mongol *Khoubilai khan* chargea, en 1259, le grand maître de la religion bouddhique *Paksba-lama*, de composer une nouvelle écriture pour la langue mongole. Il se servit, dans ce but, du caractère tibétain carré; mais son alphabet fut bientôt rejeté comme incommode et incomplet, et l'écriture *ouigoure* garda sa préférence chez les Mongols.

ANCIENNES ÉCRITURES DES PERSES.

On donne l'épithète de *cunéiformes* aux inscriptions dont les traits ont la forme de clous ou du fer d'une flèche, et qui se trouvent sur les plus anciens monumens de l'Asie persane, sur les briques de Babylone, et sur une foule de petits cylindres représentant des objets qui ont rapport, à ce qu'il paraît, au culte et aux mystères des anciennes croyances de ces pays. Depuis que ces inscriptions ont été connues en Europe, un grand nombre de savans se sont occupés de les déchiffrer; mais leurs tentatives n'avaient pas été heureuses, jusqu'à ce que M. Grotefend parvint, en 1802, à en déchiffrer quelques mots. La nouvelle de cette découverte fut annoncée par la Gazette littéraire de Goettingue; mais le mémoire même sur ce sujet, envoyé par M. Grotefend à la Société royale de Goettingue, n'a jamais été publié. Malheureusement ce savant ne possédait pas l'intelligence des antiques idiomes de l'Orient; condition indispensable pour obtenir des résultats satisfaisans dans le genre de recherches auxquelles il s'était livré. A l'époque de sa découverte, il était d'ailleurs impossible de se procurer, sur le continent de l'Europe, la connaissance de ces langues, autre part qu'à Paris, où la Bibliothèque royale contient des matériaux manuscrits précieux pour cette étude. Réduit à se servir des extraits fautifs donnés par Anquetil-Duperron, M. Grotefend ne pouvait réellement employer, pour le déchiffrement des inscriptions cunéiformes, que les procédés qu'on met ordinairement en usage quand on veut expliquer un chiffre quelconque. De cette manière, ce savant est effectivement parvenu à reconnaître le premier les véritables noms des anciens monarques persans qui ont élevé les édifices de Persépolis. Malgré cette heureuse rencontre, ses observations contenaient tant de choses invraisemblables et arbitraires,

qu'il fut bien difficile de reconnaître ce que plusieurs de ces observations avaient de plausible. Il variait d'abord souvent sur la valeur attribuée aux divers caractères; le mémoire qu'il publia ensuite en 1805 ne put que décréditer davantage sa découverte. Il n'est pas de caractère cunéiforme auquel M. Grotefend n'attribue cinq ou six valeurs fort différentes; et non content de ce moyen si vague d'explication, il n'arrive à une lecture qu'en supposant gratuitement une multitude d'erreurs dans les monumens qu'il interprète. De pareils procédés ne devaient naturellement inspirer aucune confiance; et les lectures et les explications qui en résultaient, ne pouvaient plus être considérées que comme des produits de l'imagination. Quelques dissertations sur les mêmes objets, publiées par le même auteur dans les *Mines de l'Orient*, ne contiennent que des rapprochemens purement matériels entre les différens monumens et entre les groupes de caractères, rapprochemens desquels il ne résulte aucune interprétation.

Les anciennes écritures cunéiformes étaient donc regardées, avec raison, comme entièrement inconnues, quand M. Saint-Martin, muni de toutes les connaissances nécessaires et des moyens indispensables pour de pareilles recherches, entreprit de refaire le travail de M. Grotefend, en s'appuyant des découvertes véritables faites par ce dernier. M. Saint-Martin n'a pas encore publié l'ensemble de ses travaux sur les anciennes inscriptions de la Perse; il n'a communiqué au public que sa lecture et son interprétation de deux inscriptions de Persépolis, et un alphabet de *vingt-cinq* lettres, dont il a changé plus tard la valeur d'*une seule*, et sur lequel nous reviendrons plus bas.

Avant d'aller plus loin, nous remarquons, avec M. Saint-Martin, que les monumens cunéiformes nous font connaître trois espèces différentes d'écritures plus composées les unes que les autres. Il faut y en joindre une

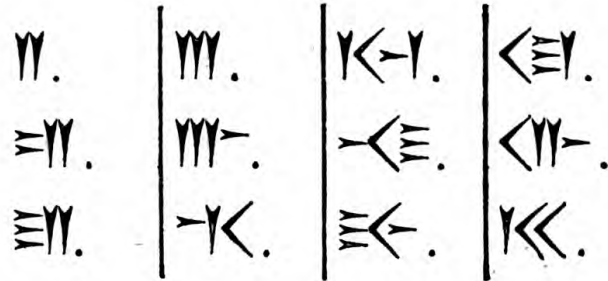
quatrième encore plus compliquée qui se retrouve sur toutes les briques de Babylone. Nous ajouterons encore, d'après le même savant, que les grandes inscriptions cunéiformes découvertes récemment, dans les ruines de l'ancienne ville de Sémiramis en Arménie, par l'infortuné docteur Schulz, semblent contenir un cinquième genre d'écriture presque aussi compliqué que celui de Babylone. On pense que toutes ces écritures sont alphabétiques, et qu'elles doivent se rapporter à des langues et peut-être à des peuples différens. Au reste, on n'a encore rien de précis sur ce point; il aurait fallu que les tentatives de déchiffrement eussent eu un plus grand succès. Jusqu'à présent, on ne s'est occupé que d'un seul de ces systèmes, le moins difficile de tous, celui qui tient le premier rang dans les ruines de Persépolis; pour les autres, il faut attendre les mémoires annoncés par M. Saint-Martin. Toutes ces écritures procèdent de gauche à droite: dans le premier système, les mots sont séparés par un caractère ou clou isolé placé obliquement, ce qui est un précieux avantage; on ne remarque rien de pareil dans les autres systèmes (1).

Nous donnons ici, d'après M. Saint-Martin, la liste des caractères de l'alphabet du premier système de caractères cunéiformes, avec leurs équivalens, ainsi que les douze lettres dont la valeur est encore inconnue.

(1) On ne s'étonnera pas si je ne parle pas ici des travaux de l'abbé Lichtenstein et de M. W. Price. L'un et l'autre paraissent s'être fait l'illusion d'avoir trouvé la clef des écritures cunéiformes. Le premier a publié sa prétendue découverte à Helmstaedt, en 1803, dans un volume in-4.° intitulé: « *Tentamen palæographiæ assyrio-persicæ, sive simplicis compendii ad explicandum antiquissima monumenta populorum qui olim mediam Asiam habitârunt, præsertim verò cuneatas quas vocant inscriptiones.* » Les peines inutiles de M. W. Price sont en partie déposées dans son *Journal of the british embassy to Persia, with a Dissertation upon the antiquities of Persepolis*. London, in-4.° oblong, 1825.

ALPHABET PERSÉPOLITAIN.

Ordre.	Persépo- litain.	Français.	Ordre.	Persépo- litain.	Français.
1.		kh	14.		e
2.		ch	15.		
3.			16.		
4.		e	17.		m
5.			18.		d
6.		a	19.		où long
7.		à long	20.		ou
8.		r	21.		p
9.		h	22.		n
10.			23.		v
11.		y	24.		t
12.		i	25.		s
13.		e			

Lettres enoore inconnues.

Voici une des inscriptions lues par M. Saint-Martin, avec sa lecture et son interprétation, non telle qu'elle est dans l'extrait de son travail qu'il a publié, mais telle qu'elle résulte de nouvelles observations qu'il a eu la complaisance de nous communiquer :

𐎠. 𐎡. 𐎢. 𐎣. 𐎤. 𐎥. 𐎦. 𐎧. 𐎨. 𐎩. 𐎪. 𐎫. 𐎬. 𐎭. 𐎮.
D a r é i ou ch , kh ch

Darius

𐎠. 𐎡. 𐎢. 𐎣. 𐎤. 𐎥. 𐎦. 𐎧. 𐎨. 𐎩. 𐎪. 𐎫. 𐎬. 𐎭. 𐎮. 𐎯. 𐎰. 𐎱. 𐎲. 𐎳. 𐎴. 𐎵. 𐎶. 𐎷. 𐎸. 𐎹. 𐎺.
a é h y é , I é r é ,

Roi

puissant

𐎠. 𐎡. 𐎢. 𐎣. 𐎤. 𐎥. 𐎦. 𐎧. 𐎨. 𐎩. 𐎪. 𐎫. 𐎬. 𐎭. 𐎮. 𐎯. 𐎰. 𐎱. 𐎲. 𐎳. 𐎴. 𐎵. 𐎶. 𐎷. 𐎸. 𐎹. 𐎺.
kh ch a é h y é , kh ch

Roi

Rois

𐎠. 𐎡. 𐎢. 𐎣. 𐎤. 𐎥. 𐎦. 𐎧. 𐎨. 𐎩. 𐎪. 𐎫. 𐎬. 𐎭. 𐎮. 𐎯. 𐎰. 𐎱. 𐎲. 𐎳. 𐎴. 𐎵. 𐎶. 𐎷. 𐎸. 𐎹. 𐎺.
a é h y c a m a d ,

(des)

𐎠. 𐎡. 𐎢. 𐎣. 𐎤. 𐎥. 𐎦. 𐎧. 𐎨. 𐎩. 𐎪. 𐎫. 𐎬. 𐎭. 𐎮. 𐎯. 𐎰. 𐎱. 𐎲. 𐎳. 𐎴. 𐎵. 𐎶. 𐎷. 𐎸. 𐎹. 𐎺.
kh ch a é h y é , D ou

Roi

Dieux

é ou m a d , V y ch t
 (des) , (le) Vych-

a s p ou é a , P ou n ,
 tasprien , race

ou kh a d m y ch y é ,
 d'Achéménès

ou é , y a d , t é
 et à qui (est) l'em-

r a , a h ou m ou ch.
 pire du monde.

ALPHABETS ZEND ET PEHLWI.

L'ancien alphabet persan, extrait par l'illustre Silvestre de Sacy des inscriptions et des médailles du temps des Sassanides, dont la dynastie finit avec la conquête de la Perse par les Arabes, ne montre aucune affinité avec les caractères des inscriptions cunéiformes de Persépolis; mais on ne peut méconnaître son identité avec les alphabets *zend* et *pehlwi*, dans lesquels sont écrits les livres des Guèbres ou adorateurs du feu, qui existent encore en Perse et dans l'Inde. C'est pour cette raison que j'ai mis, sur la IX.^e planche, les caractères de ces deux alphabets en regard de ceux qui étaient usités du temps des Sassanides.

Comme ces anciennes écritures persanes suivent la même direction que les caractères sémitiques, et que les signes qui les composent, quand ils sont ensemble, offrent au premier coup d'œil une certaine ressemblance avec les écritures syriaque et arabe, on a toujours admis en fait que les alphabets sassanide, zend et pehlwi étaient de la même origine que les alphabets sémitiques. Cependant la ressemblance n'est peut-être que spé- cieuse; car quand on examine cette écriture avec soin et en détail, on n'y trouve effectivement que *cinq* lettres qui aient quelque rapport avec des caractères palmyréniens, hébreux et syriaques; tandis que *seize* offrent des ressem- blances frappantes avec des caractères d'origine hindoue, comme on peut s'en convaincre par les comparaisons que j'ai fait graver sur la planche IX. On y verra que plu- sieurs signes de l'alphabet *sindhou* et *moultani* sont identiques avec ceux de l'ancien persan; on y remarquera aussi plusieurs points de contact entre ceux-ci et l'al- phabet birman, qui lui-même n'est que l'écriture *pali* arrondie et rendue plus coulante. Je ne puis donc adop- ter l'opinion des savans qui rangent les anciens alpha- bets de la Perse dans la classe sémitique; il me paraît, au contraire, probable qu'ils dérivent de la même source que le déva nâgari et le pali dans l'Inde.

ÉCRITURE ARMÉNIENNE.

Les Arméniens, qui, avant l'introduction du christia- nisme dans leur pays, avaient une civilisation entière- ment persane, se servaient ordinairement, pour écrire leur idiome, de l'alphabet des Perses, de même que des caractères grecs et syriaques. Cependant un certain Abel avait déjà formé, dans le IV.^e siècle, une écriture arménienne composée de lettres grecques; mais elle était fort incomplète. Au commencement du siècle sui- vant, le célèbre Mesrob, de concert avec le patriarche

Sahag, résolut de donner aux Arméniens un alphabet propre et adapté à leur langue. Cette écriture fut mise en usage l'an 406 de J. C., et adoptée dans toute l'Arménie par ordre du roi Bahram Chahpour. C'est la même dont les Arméniens se servent encore aujourd'hui (1). Elle fut tirée de plusieurs signes de l'ancienne écriture du pays, joints à d'autres inventés ensuite; elle se composait primitivement de *trente-six lettres*, auxquelles depuis on en a ajouté deux. Deux lettres de cet alphabet ont du rapport avec le copte; le *ⲁ djhe* arménien ressemble au *ⲁ djandja* copte, et le grand *Մ mien* arménien au grand *Մ mi* copte. La direction de cette écriture est de gauche à droite. L'alphabet de Mesrob existe à présent sous trois formes différentes, qui sont la *majuscule*, la *minuscule* et la *cursive*, comme on peut le voir par le tableau suivant.

(1) Voici de quelle manière miraculeuse le P. Michel Tchamitch raconte l'invention de l'alphabet arménien, dans son *Histoire de l'Arménie*, traduite par Johannes Avdall, et publiée à Calcutta en 1827, volume 1, page 237 et suivantes: « S. Mesrop, in conjunction with » S. Isaac, endeavoured to form the armenian alphabet, for till this » period, the Armenians were accustomed to use the characters of other » nations in their writing. Having found their exertions unavailing, » they sought to gain, by prayer from God, what they conceived hu- » man ingenuity, unassisted by him, unequal to supply. S. Mesrop, » about this time, with a few disciples, went to Mesopotamia, and » thence to Samosata; and at the latter place, in time of prayer, as it » is related, received from the Almighty the object of his incessant » supplications. Having arisen from his knees, he at that place and » moment invented all our characters in exquisite perfection, and » forthwith began to translate the book of Proverbs from the greek, » as a test of the character, in which he was assisted by two of his pu- » pils, John of Ekeliaz and Joseph of Palin. This invention of the ar- » menian letters took place in A. D. 406, in the seventeenth year of the » pontificate of S. Isaac, and fifteenth of the reign of Viramshapuh. » S. Mesrop, with his invention came joyfully to Armenia, and the » king and pontiff went to meet him, bringing him to the capital with » songs of praise and glory to the bestower of all good. »

ALPHABET ARMÉNIEN.

ORDRE.	LETTRES			NOMS.	VALEUR.
	MAJUSC.	MINUSC.	CURSIV.		
1.	Ա	ա	ա	Aïp.	A.
2.	Բ	բ	բ	Piên.	P (souvent B).
3.	Գ	գ	գ	Kim.	K faible.
4.	Դ	դ	դ	Ta.	T faible (souvent D).
5.	Ե	ե	ե	Iétch.	E bref ou <i>ie, ye</i> .
6.	Զ	զ	զ	Za.	Z français.
7.	Է	է	է	E.	E long.
8.	Ը	ը	ը	Et.	E muet.
9.	Թ	թ	թ	Toue.	T fort.
10.	Ժ	ժ	ժ	Jè.	J.
11.	Ի	ի	ի	Iny.	I.
12.	Լ	լ	լ	Lioun.	L.
13.	Խ	խ	խ	Khè.	Kh du gosier.
14.	Ծ	ծ	ծ	Dza.	Dz faible.
15.	Կ	կ	կ	Ghien.	G, Gh.
16.	Հ	հ	հ	Hôue.	H aspiré.
17.	Տ	տ	տ	Tsa.	Ts fort.
18.	ԴՂ	ղ	ղ	Ghad.	Gh du gosier.
19.	Ճ	ճ	ճ	Djhe.	Djh fort.
20.	Մ	մ	մ	Miên.	M.
21.	ԻՅ	յ	յ	Hy, Y.	H faible, <i>i, y</i> .
22.	Ն	ն	ն	Nou.	N.
23.	Շ	չ	չ	Cha.	Ch.

ORDRE.	LETTRES			NOMS.	VALEUR.
	MAJUSC.	MINUSC.	COURSIV.		
24.	Ō	o	o	Oue.	O bref.
25.	Œ	œ	œ	Tcha.	Tch fort.
26.	Ɔ	ɔ	ɔ	Bè.	B (anciennement P).
27.	Ɔ̣	ɔ̣	ɔ̣	Djhè.	Dj faible.
28.	Ŕ	r	r	Ra.	R fort.
29.	Ŗ	v	v	Sè.	S comme double.
30.	Ɔ̣̣	ɔ̣̣	ɔ̣̣	Viév.	V fort.
31.	Ɔ̣̣̣	ɔ̣̣̣	ɔ̣̣̣	Dioun.	D.
32.	Ɔ̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣	Rè.	R faible.
33.	Ɔ̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣	Tssô.	Tss très fort.
34.	Ɔ̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣	Hioun.	V, U, Y.
35.	Ɔ̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣	Piour.	P fort.
36.	Ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣	Kè.	K fort.
37.	Ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣̣	O.	O long.
38.	Ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣̣̣	ɔ̣̣̣̣̣̣̣̣̣̣	Fè.	F, Ph.

DIPHTHONGUES.	
ou.	ia.
u, iou.	eù, io.
iou, o.	o ancien.
ae.	év (et, conjonction).
oe.	

ÉCRITURE GÉORGIENNE.

Le même Mesrob, qui avait donné un alphabet à ses compatriotes les Arméniens, alla en 410 en Ibérie ou Géorgie, où, de concert avec le roi *Artchil* (qui régna de 413 à 446), il établit l'usage d'un alphabet de *trente-huit lettres* (1), qui s'écrit de gauche à droite. Il en fit autant en Albanie, quelques années après. L'alphabet albanien est perdu maintenant; mais celui d'Ibérie reste encore en usage chez les Géorgiens pour les livres d'église, et porte pour cette raison le nom de *khoutsouri* ou *presbytéral*, du mot *khoutsi*, prêtre. Les trente-huit lettres qui le composent, ont chacune une double forme, comme *majuscules* et *minuscules*.

Outre cette *écriture ecclésiastique*, les Géorgiens ont un alphabet *vulgaire*, qui se compose également de trente-huit lettres, et s'appelle *mkhedrouli kheli*, c'est-à-dire, *main* ou *écriture des guerriers*, et, par abréviation, *mkhedrouli*. La chronique géorgienne attribue son invention à *P'harnavaz* ou *P'harnaos*, premier roi de ce pays, lequel en chassa le vice-roi macédonien qu'Alexandre le Grand y avait établi. Cependant la forme arrondie de ses lettres, dont plusieurs ne présentent qu'une imitation libre de celles de l'écriture ecclésiastique, de même que le témoignage de quelques auteurs, selon lesquels il ne fut introduit que vers l'an 1312, époque de la réforme du calendrier géorgien, autorisent à croire que l'alphabet *mkhedrouli* date d'une époque beaucoup plus récente que le *khoutsouri*.

Les lettres majuscules et minuscules de l'écriture ecclésiastique des Géorgiens paraissent, au premier coup-

(1) Le patriarche Antoine, frère d'Héraclius II, y a ajouté une trente-neuvième lettre; c'est le Φ F: mais elle n'a point été généralement adoptée par les Géorgiens.

d'œil, avoir beaucoup de rapport avec celles des Arméniens; cependant cette ressemblance n'est que spécieuse, car, quand on examine ces deux alphabets soigneusement, on ne trouve que peu de conformité entre leurs lettres respectives. En effet, il n'y a que le Ղ *ghad* arménien qui ressemble au ⴗ *gan* géorgien; le Փ *piour* des Arméniens a bien la même forme que le ⴑ *p'har* des Géorgiens, mais ces deux dernières lettres sont d'origine grecque. En arménien, le Մ *m* et le Ն *n* présentent le même signe, toutefois en sens inverse; et dans l'écriture géorgienne vulgaire, le ⴒ *n* n'est également qu'un ⴑ *m* retourné. Voilà à quoi se réduisent les rapports entre les alphabets de ces deux peuples.

Mais les alphabets géorgiens offrent un phénomène qui, sous le point de vue historique, est important: un grand nombre de leurs lettres ont une ressemblance frappante avec celles du déva nâgari et autres écritures de l'Inde dérivées de celle-ci, comme on peut s'en convaincre par les comparaisons suivantes.

Le ⴑ *b* géorgien offre beaucoup d'analogie avec le भ *bh* déva nâgari.

Dans le ⴗ *g*, on peut reconnaître le ग *g* de cette dernière écriture.

Le ⴑ *d* des Géorgiens, lequel, à ce qu'il paraît, fut autrefois prononcé plus durement, offre la forme du ढ *th*, tel qu'il est encore en usage dans l'alphabet des Mahrattes, et du ᱢ *th* de l'écriture du Pendjâb; en déva nâgari ढ *th*, et en bengali ᱢ *th*.

Le ⴑ *th* géorgien, qui, en écriture cursive, est de-

venu Თ , est absolument la même lettre que le Თ *t* dental des Birmans, écrit en pali Თ .

Le Თ *l* cursif des Géorgiens pourrait bien avoir la même origine que le Თ *l* déva nâgari, qui en bengali devient Თ , et en orissa Თ .

Le Თ *m* géorgien ressemble assez à un Თ *m* tubétain, qui est le même que le Თ déva nâgari, lequel perd sa ligne supérieure dans plusieurs autres alphabets de l'Inde, et devient Თ en pendjâbi et Თ au Kachmir.

Le Თ *p* géorgien n'est autre que le Თ sanscrit sans la ligne supérieure, comme le Თ *p* pendjâbi, le Თ *p* kachmirien et le Თ *p* tubétain, dont la forme se retrouve dans le Თ *p* pali et le Თ *p* birman, ainsi que dans beaucoup d'autres alphabets de la même origine.

Le Თ *j* majuscule et le Თ *j* cursif des Géorgiens paraissent dériver du Თ *dj* déva nâgari, qui, sans la ligne supérieure Თ , ressemble aussi au Თ .

Le Თ *r* géorgien est presque la même lettre que le Თ *r* pendjâbi.

Le Თ *viè* doux ressemble beaucoup au Თ *v* déva nâgari, qui, sans la ligne supérieure, deviendrait Თ .

Le Თ *k* des Géorgiens est absolument le même signe que l'ancien Თ *k* déva nâgari des inscriptions, lequel s'écrit actuellement Თ .

Le Ω *gh* pourrait bien n'être qu'une variation du Υ *g* déva nâgari, écrit en bhandjin mola Ω .

Le Υ *k* dur géorgien ressemble beaucoup au Υ *k'* aspiré de l'écriture du watch ou moultani.

Le Υ *ch* géorgien n'est vraisemblablement qu'une variation du Υ *ch* sanscrit, qui, dans les anciennes inscriptions et dans l'alphabet orissa, a la forme suivante Υ .

Ces ressemblances, trop nombreuses pour être l'effet du hasard, peuvent s'expliquer de la manière suivante. Le premier et le plus ardent des soins de Mesrob, quand, sur les sollicitations du patriarche Sahag, il vint se fixer à Vagharchabad, fut de poursuivre les idolâtres qui restaient encore en Arménie; mesure qu'il regardait comme non moins utile à la religion qu'à l'état, parce que ces dissidents, ennemis nés des rois chrétiens, étaient toujours prêts à soutenir les Perses, ou les princes qui suscitaient des guerres sans cesse renaissantes, et qui, le plus souvent, avaient pour motif de rétablir l'ancienne religion du pays. Mesrob considéra de plus que la communauté de l'alphabet en usage en Arménie et en Perse, était un grand obstacle à l'adoption universelle de la religion chrétienne, par la facilité qu'on avait de se procurer les livres proscrits, tandis que les livres saints, écrits dans des langues étrangères et avec des lettres étrangères, n'étaient à la portée de personne. C'est pour cette raison que Mesrob forma l'alphabet arménien de signes qui n'avaient que peu de rapport avec ceux de l'écriture des Perses et d'autres peuples non chrétiens qui habitaient dans le voisinage de l'Arménie. Quand il vint plus tard en Géorgie, il fut guidé par les mêmes motifs, et composa par conséquent l'écriture destinée à ce pays, de signes en partie arbitraires, en partie empruntés aux alphabets de l'Inde, qui, de son temps, avaient peut-être encore

cours dans la Bactriane et sur les bords de l'Indus, et pouvaient, par conséquent, être connus de lui.

On trouvera sur la planche X un tableau complet de l'écriture géorgienne.

ALPHABETS

SÉMITIQUES ET EUROPÉENS.

Les notions sur l'invention des lettres dans la partie occidentale de l'ancien monde, que nous trouvons dans les auteurs classiques, sont extrêmement vagues. D'après diverses traditions, les anciens attribuèrent cette invention, tantôt aux Égyptiens, tantôt aux Phéniciens ou aux Syriens. Nous sommes trop éloignés du temps où elle eut lieu, pour décider cette question obscure; cependant il paraît que les nations sémitiques ont plus de droit d'en réclamer l'honneur que les Égyptiens. D'abord il n'est pas douteux que les Grecs, et, par leur entremise, les autres peuples de l'Europe (1), n'aient reçu leurs lettres des Phéniciens (2). L'ordre dans lequel ces lettres sont disposées dans l'alphabet grec, est le même que celui des alphabets sémitiques, et les noms mêmes des lettres sont sémitiques et non pas égyptiens. Il paraît que les Phéniciens n'ont pas été les inventeurs de cet alphabet; ils n'ont fait que le porter dans l'Occident: mais il a été vraisemblablement inventé par les Babyloniens, qui étaient Araméens ou Syriens; car les noms des lettres grecques, qui certainement parvinrent aux Grecs avec les signes mêmes, ont l'article araméen à la fin ou l'*alpha* emphatique, qui n'est propre qu'aux

(1) On pourra s'en convaincre en comparant les lettres grecques placées dans la troisième colonne de la planche XI, avec les lettres phéniciennes qui se trouvent dans la seconde colonne.

(2) C'est un fait connu et constaté, que tous les alphabets européens, à l'exception de celui dont se servent les Turcs, sont dérivés de l'alphabet grec; c'est pour cette raison que je n'en parle pas ici au long.

idiomes des Syriens et Chaldéens. Les Phéniciens étaient d'ailleurs une nation de marchands; et par conséquent il est difficile de croire qu'ils aient donné aux lettres inventées par eux, des noms d'animaux domestiques et d'autres objets qui ont plutôt rapport à la vie d'un peuple s'occupant d'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Voici les significations des noms des lettres de l'alphabet sémitique :

<i>Aleph</i> signifie bœuf, chef.	<i>Mim</i> , signifie eau.
<i>Beth</i> , maison.	<i>Noun</i> , poisson.
<i>Gimel</i> , chameau,	<i>Samekh</i> , appui,
<i>Daleth</i> , porte.	étai.
<i>Vav</i> , crochet.	<i>Aïn</i> , œil.
<i>Zain</i> , trait, gloire,	<i>Phe</i> , bouche,
massue.	visage.
<i>Khet</i> , quadrupède,	<i>Tsade</i> , côtés.
sac.	<i>Koph</i> , singe.
<i>Theth</i> , boue.	<i>Rech</i> , tête.
<i>Iod</i> , main.	<i>Chin</i> , dents.
<i>Kaph</i> , paume.	<i>Thau</i> , terme,
<i>Lamed</i> , pointe pour ani-	borne.
mer les bœufs au travail.	

On a prétendu que les lettres sémitiques portaient ces noms parce qu'elles avaient été formées d'après des hiéroglyphes qui représentaient les objets désignés par ces noms. Une pareille supposition ne me paraît pas soutenable; car aucun *aleph* sémitique ne ressemble à un *bœuf* ou à un *chef*; aucun *beth* ne représente une porte, ni le *gimel* un *chameau*; la forme du *theth* ne ressemble nullement à celle de la *boue*, qui n'en a pas; il serait également difficile de trouver une ressemblance entre le *mim* et l'eau, et entre le *noun* et un poisson; &c. Il paraît qu'on n'a donné ces noms aux lettres que pour les faire retenir plus facilement dans la mémoire; car les dénominations sémitiques des objets dont chaque lettre porte le nom, commencent par cette lettre même.

Le plus ancien monument en caractères sémitiques

que nous connaissions et qu'on est parvenu à déchiffrer, est une courte inscription chaldéenne placée sur la marge d'une petite brique trouvée dans les ruines de Babylone. Les lettres qui la composent offrent une analogie frappante avec les phéniciennes et l'ancien caractère palmyrénien. Voici toute l'inscription, avec la valeur de ces lettres, marquée sous elles en caractères hébreux :



c'est-à-dire, *Veni duratio ad nos*, ou *Sit nobis perennitas*; vœu qui ne paraît pas mal placé sur les briques qui servent à la construction des édifices d'une capitale.

Nous connaissons les différentes formes de *lettres phéniciennes* par plusieurs inscriptions et par un grand nombre de médailles, ainsi que par un fragment d'un papyrus phénicien trouvé en Egypte et conservé dans le Musée royal de Turin : le dernier vient d'être déchiffré par le célèbre orientaliste M. Hamacker, à Leyde. On trouvera ces formes recueillies dans la colonne phénicienne de la planche XI, qui représente les alphabets sémitiques.

Le plus ancien alphabet *hébreu* qui soit parvenu jusqu'à nous, est celui des médailles hasmonéennes, auquel on donne ordinairement, mais à tort, le nom de *samaritain*. Il paraît que cette écriture était encore en usage général parmi les Juifs, du temps des Maccabées, ou dans le second siècle de notre ère.

Le véritable alphabet *samaritain* dont on se sert dans l'impression, ne diffère pas beaucoup de ce caractère, à côté duquel je l'ai placé sur la planche.

L'ancienne écriture *araméenne* est celle qu'on a

avant

extraite de la célèbre inscription connue sous le nom de monument de Carpentras. C'est à tort qu'on a rangé cet alphabet parmi les phéniciens; la forme de ses lettres et la langue du monument s'opposent à ce qu'on lui conserve cette dénomination. Les lettres de l'inscription de Carpentras tiennent le milieu entre l'ancienne écriture *phénicienne* et le caractère *araméen postérieur* ou *palmyrénien*:

C'est dans quelques inscriptions écrites avec ces derniers caractères qu'on observe, pour la première fois, la propriété des lettres sémitiques de se grouper ensemble, comme on peut le voir par les exemples suivans pris dans une inscription de l'an 222 de J. C., publiée par Chandler :



Il est très-vraisemblable que le caractère *hébreu carré*, dans lequel sont écrits les manuscrits des livres bibliques, et dont nous nous servons dans l'impression, dérive de l'écriture *palmyrénienne* ou d'un autre alphabet sémitique ancien et identique avec celui-ci. On a voulu, à la vérité, faire remonter l'antiquité de l'hébreu carré jusqu'au temps du prophète Esdras (458 ans avant J. C.), et l'on a prétendu que les Juifs l'avaient adopté des Babyloniens à l'époque de leur captivité parmi ce peuple : mais ces assertions ne sont appuyées que sur des hypothèses ou sur des traditions vagues de rabbins; elles ne méritent donc aucune confiance, et l'on peut présumer, presque avec certitude, que la formation de l'écriture hébraïque actuelle ne remonte pas au-delà du iv.^e siècle après notre ère. Une simple inspection de cet alphabet démontre qu'il a été façonné et rendu

80 GRAMMAIRE GÉNÉRALE.

régulier, de sorte qu'on y a supprimé les marques caractéristiques de plusieurs de ses lettres, pour les rendre plus carrées et plus uniformes.

ALPHABET HÉBREU CARRÉ OU BABYLONIEN.

FIGURE.	NOM.	VALEUR.	FIGURE.	NOM.	VALEUR.
א	Aleph	1.	ל	Lamed	30.
ב	Beth	2.	מ	Mem	40.
ג	Ghimel	3.	נ	Nun	50.
ד	Daleth	4.	ס	Samekh	60.
ה	He	5.	ע	Aïn	70.
ו	Vau	6.	פ	Phe	80.
ז	Zaïn	7.	צ	Tsade	90.
ח	Kheth	8.	ק	Koph	100.
ט	Teth	9.	ר	Rech	200.
י	Yod	10.	ש	Chin	300.
כ	Kaph	20.	ת	Thau	400.

La plus ancienne écriture qu'on trouve dans les manuscrits syriaques, est la majuscule qui porte le nom d'*estranghelo*, mot qui vient vraisemblablement de l'arabe *سطر انجيل* *sathar-andjil*, c'est-à-dire, *écriture de l'évangile*, car on s'en servit principalement pour les copies des évangiles. Nous avons de tels manuscrits qui datent du VIII.^e siècle de notre ère, et l'on en connaît un en caractères estranghelo de 548 de J. C.

Les Nestoriens ont retenu la forme du caractère, mais ils en ont adouci les traits raides; de sorte que leur alphabet, connu sous le nom de *nestorien*, tient le milieu entre celui-ci et le syriaque moderne. Comme on

donne aussi aux nestoriens le nom de *Chaldéens*, leur alphabet est également désigné par cette dernière dénomination. Ce genre d'écriture est encore en usage, quoique avec quelques variations légères, chez les autres Syriens, tels que les melkites, les jacobites et les maronites. Cet alphabet a subi divers changemens à différentes époques, mais ils n'ont été que peu importans.

Le caractère syriaque moderne appelé *pechito*, ou le *simple*, est celui dont on se sert à présent ordinairement pour écrire et pour imprimer : ce n'est qu'un estrangélo arrondi et plus incliné, qui est devenu cursif par la pratique ses formes anciennes diffèrent un peu de celles qui sont actuellement en usage ; mais on reconnaît dans ces dernières le type original avec facilité. A la même espèce appartient un autre alphabet que le savant Adler a publié d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, et auquel il a donné le nom d'*hiérosolymitain* ; nous l'avons reproduit dans une des colonnes de notre tableau des écritures sémitiques.

La plus ancienne écriture dont les peuples de l'Arabie aient fait usage avant Mahomet, est l'écriture *himyarite*, appelée aussi *musnad*. Nous ne connaissons point maintenant la forme des caractères himyarites ; tout ce que nous savons, d'après le témoignage de plusieurs auteurs arabes, c'est que les lettres qui composaient cette écriture, étaient désunies entre elles et séparées l'une de l'autre. Ebn Khilkân rapporte que l'emploi des caractères himyarites était réservé aux classes supérieures des tribus, et qu'il était défendu de donner connaissance de ce système d'écriture aux familles des classes inférieures et à aucun étranger, sans une autorisation spéciale du gouvernement. Il paraît aussi que, du temps de Mahomet, les caractères himyarites étaient déjà presque totalement tombés dans l'oubli, et que les Musulmans s'efforcèrent d'en anéantir toutes les traces. Les *Himyarites* formaient une ancienne tribu arabe

dont l'idiome différait de celui des Koréischites. Ce sont les Ὀμυρίται de Ptolémée. Ce peuple, d'abord idolâtre, embrassa ensuite la religion juive, puis le christianisme. Il a donné à l'Arabie une longue suite de rois qui avaient établi leur résidence à Dhafâr, l'une des plus belles et des principales villes de l'Arabie, située près de celle de Sana'a, capitale de l'Yémen.

A l'époque des conquêtes de Mahomet, les Arabes se servaient d'un autre caractère que nous nommons *ku-fique*, ou plutôt *koufique*, du nom de la ville de *Koufa*, où il paraît que l'on avait commencé à en faire usage. Cet ancien caractère a une si grande ressemblance avec l'ancien alphabet des Syriens, nommé *estranghêlo*, qu'il n'est pas douteux que les Arabes ne l'aient emprunté des peuples de la Syrie; ce qui est d'ailleurs conforme aux traditions historiques. Il est vraisemblable que le caractère koufique, ou plutôt un caractère antérieur à celui-là, mais qui n'en différait pas essentiellement, n'a été introduit chez les Arabes que peu de temps avant Mahomet. Cette écriture se distinguait sur-tout de celle des Himyarites, en ce que les caractères qui la composaient, n'étaient plus isolés, mais liés entre eux. D'après la tradition vulgairement reçue, elle fut inventée par Maramer, de la famille de Baoulân, surnommé *el-Anbary*, parce qu'il était venu fixer sa résidence dans la ville d'Anbar; et c'est par lui que ce caractère fut apporté à la Mecque et à Médine. Elle éprouva des variations successives, et prit, à diverses époques, diverses dénominations. Celle de *koufique* lui a été donnée, parce qu'elle fut plus particulièrement employée par les écrivains de Koufa, et par les savans sortis de l'école de cette ville.

Les caractères de cette écriture furent retouchés par le célèbre écrivain A'bd-el-hamyd Yahyai, qui vivait sous les califes Ommiades, et passait pour le plus habile calligraphe de son siècle.

Voici un tableau comparatif du caractère koufique avec l'estranghelo et l'écriture arabe moderne nommée *neskhi* :

VALEUR.	CARACTÈRES			VALEUR.	CARACTÈRES		
	ESTRANG.	KOUFIQ.	NEKHI.		ESTRANG.	KOUFIQ.	NEKHI.
A.	Ⲁ	ا	ا	L.	ل	ل	ل
B.	Ⲁ	ب	ب	M.	م	م	م
G.	Ⲁ	ج	ج	N.	ن	ن	ن
D.	Ⲁ	د	د	S.	س	س	س
H.	Ⲁ	ه	ه	A'.	ا'	ا'	ا'
Ou.	Ⲁ	و	و	F.	ف	ف	ف
Z.	Ⲁ	ز	ز	Ss.	س	س	س
H.	Ⲁ	ح	ح	Q.	ق	ق	ق
Th.	Ⲁ	ط	ط	R.	ر	ر	ر
Y.	Ⲁ	ي	ي	Ch.	چ	چ	چ
K.	Ⲁ	ك	ك	T.	ت	ت	ت

Le caractère koufique, qui, comme toutes les écritures sémitiques, ne se composait que de vingt-deux lettres, ne fut pas parfaitement adapté à la langue arabe, qui avait un plus grand nombre de sons à exprimer. Cette considération, et la raideur de ses traits, furent la raison qui fit qu'on s'occupa bientôt à modifier l'écriture koufique, et ces modifications produisirent le caractère appelé *neskhi*, qui encore aujourd'hui est l'écriture la plus universellement employée parmi les peuples qui parlent la langue arabe, et même parmi ceux qui ont adopté la religion mahométane.

Jusqu'à ces dernières années, il était reçu d'un commun accord, parmi les savans qui avaient fait des recherches sur l'origine de l'écriture arabe, que le caractère *neskhi* devait ses formes actuelles à Ebn-Mokla, vizir des califes Abbasides Muktader et Kaher, qui vivait dans les dernières années du III^e siècle de l'hégire. Cette supposition a été démontrée fautive par l'importante découverte de l'illustre baron Silvestre de Sacy, qui a trouvé dans la collection égyptienne conservée au Louvre, plusieurs papyrus écrits en caractères *neskhi*, et dont le plus ancien est de l'an 40 après la fuite de Mahomet, ou de l'an 660 de notre ère.

Cet alphabet arabe a pris, dans les différens pays où il est en usage, des formes différentes. D'après les langues pour l'écriture desquelles on l'emploie, il a été augmenté de plusieurs nouvelles lettres, produites par des points et d'autres marques qu'on a ajoutés aux lettres primitives, et qui en modifient la prononciation. C'est de cette manière que les Persans, les Afghans, les Hindous et les Malais l'ont augmenté et l'ont adapté aux sons de leurs idiomes.

Voici l'alphabet *Neskki* dans sa forme ordinaire, et tel qu'il est employé à écrire la langue arabe.

ALPHABET NESKHI.

FIGURE.	NOM.	VALEUR.	FIGURE.	NOM.	VALEUR.
ا	Alif	1.	ض	Dad	800.
ب	Be	2.	ط	Ta	9.
ت	Te	400.	ظ	Dza	900.
ث	Tse	500.	ع	Aïn	70.
ج	Djim	3.	غ	Ghaïn	1000.
ح	Hha	8.	ف	Fe	80.
خ	Kha	600.	ق	Kaf	100.
د	Dal	4.	ك	Kef	20.
ذ	Dzal	700.	ل	Lam	30.
ر	Re	200.	م	Mim	40.
ز	Ze	7.	ن	Nun	50.
س	Sin	60.	و	Vau	5.
ش	Chin	300.	ه	He	6.
ص	Sad	90.	ی	Ye	10.

ÉCRITURE ÉTHIOPIENNE.

L'alphabet ou plutôt le syllabaire *éthiopien* ou *abyssinien* suit la direction de gauche à droite; il se compose de vingt-six lettres primitives, qui portent en elles l'*a* bref, et forment, augmentées de six traits indiquant les autres voyelles, six autres classes de syllabes. Ce syllabaire est donc rangé sous sept classes, dans lesquelles les consonnes sont suivies des sept voyelles *ă*, *oŭ*, *î*, *ā*, *ē*, *ě* et *ō*. La langue *amharique*, qui est l'éthiopien vulgaire, a sept consonnes de plus, qu'on trouvera, dans le syllabaire suivant, à la place qui leur convient, et distinguées par un astérisque.

Il est très-difficile d'approfondir l'origine des lettres éthiopiennes; elles n'offrent que peu de rapports avec les alphabets avec lesquels s'écrivent les autres langues sémitiques. Le *W* *saut* ressemble à la vérité au *𐤨* *chin* hébreu; cependant il n'en est pas le représentant, mais celui du *𐤌* *samekh*. Le *𐤁* *bet* ressemblerait au *𐤁* *beth* hébreu, s'il n'était pas autrement placé. Le *𐌪* *gheml* a du rapport avec le *𐤁* *ghimel* phénicien; mais il ressemble aussi au *𑌒* *g* déva nâgari, comme le *𑌒* *k'af* éthiopien offre la même figure que le *𑆑* *k* kachmirien, qui se trouve également sous cette forme dans d'autres anciens caractères de l'Inde. Le *𑌒* *lawi* et le *𑌒* *tawi* ressemblent au *Λ* et au *Τ* grecs. Les noms des lettres éthiopiennes sont cependant sémitiques; et *yaman*, qui est la dénomination de la consonne *y*, signifie *la main droite*; *maï*, eau, mot par lequel on désigne le *𑌒*, a la même signification que le *mim* des Hébreux.

Voilà à-peu-près toutes les analogies qu'offrent les caractères éthiopiens avec d'autres écritures connues. Comme on ne sait rien sur l'origine et sur l'époque de l'invention de cet alphabet, il se pourrait qu'il fût très-ancien, ou qu'il derivât d'un caractère depuis long-temps perdu. L'écriture des plus anciens manuscrits exécutés avec ce caractère uncial, ne diffère presque pas de celle dont on se sert à présent et que nous employons dans ce mémoire.

ALPHABET SYRO-OUÏGOUR, MONGOL ET MANDCHOU.

L'alphabet des Sabéens, qui forment une secte particulière en Syrie, dérive de l'ancienne écriture sémitique; mais il a cela de particulier, que ses lettres se joignent l'une à l'autre sur une ligne, et qu'il fait entrer ses voyelles dans le corps de l'écriture, comme on peut le voir par le tableau suivant :

ALPHABET SABÉEN.

AVEC			SEULES.	HÉBREU.	NOMS.
ou.	i.	a.			
			○	א	Aleph.
𐤁	𐤂	𐤃	ב	ב	Beth.
𐤄	𐤅	𐤆	ג	ג	Gimel.
𐤇	𐤈	𐤉	ד	ד	Daleth.
𐤊	𐤋	𐤌	ה	ה	He.
𐤍	𐤎	𐤏	ו	ו	Vav.
𐤐	𐤑	𐤒	ז	ז	Zain.
𐤓	𐤔	𐤕	ח	ח	Khet.
𐤖	𐤗	𐤘	ט	ט	Thet,
𐤙	𐤚	𐤛	י	י	Iod.
𐤜	𐤝	𐤞	כ	כ	Kaf.
𐤟	𐤠	𐤡	ל	ל	Lamed.
𐤢	𐤣	𐤤	מ	מ	Mim.
𐤥	𐤦	𐤧	נ	נ	Noun.
𐤨	𐤩	𐤪	ס	ס	Samech.
𐤬	𐤭	𐤮	ע	ע	Ain.

AVEC			SEULES.	HÉBREU.	NOMS.
ou.	i.	a.			
ⲁ	ⲓ	ⲁ	ⲁ	א	Fe.
ⲃ	ⲓ	ⲁ	ⲃ	צ	Tsade.
ⲅ	ⲓ	ⲁ	ⲅ	ק	Kouph.
ⲇ	ⲓ	ⲁ	ⲇ	ר	Rech.
ⲉ	ⲓ	ⲁ	ⲉ	ש	Chin.
ⲋ	ⲓ	ⲁ	ⲋ	ת	Thau.































On sait que le christianisme a été porté, à une époque assez reculée, dans l'intérieur de l'Asie, par des moines syriens et nestoriens. Ces mêmes ecclésiastiques y introduisirent aussi les alphabets de leur patrie, et, à ce qu'il paraît, principalement le sabéen et le nestorien. Les Turcs de l'Asie centrale, connus sous le nom d'Ouïgours, les adoptèrent, ou plutôt formèrent, avec ces deux écritures et autres syriaques, une nouvelle écriture qui fut postérieurement adoptée et modifiée par les Mongols et les Mandchoux. La ressemblance de l'alphabet ouïgour avec le sabéen et l'estranghelo est si grande, qu'on peut encore aujourd'hui regarder ces deux dernières écritures comme identiques avec lui. Pour prouver ce fait, je fais suivre ici un morceau de texte ouïgour en caractères ouïgours, et je mets à côté de chaque ligne les mêmes mots en caractères sabéens, mêlés de quelques lettres estranghelo, telles que le ⲁ n, le ⲃ tch, le ⲅ i, le ⲇ th et le ⲉ ou ⲋ o ou vav hiérosolymitain, et le ⲍ aleph et le ⲏ n.

ouïgour en caractères ouïgours.	ouïgour en caractères syriaques.	ouïgour en caractères ouïgours.	ouïgour en caractères syriaques.
كوتچو	ܟܘܚܘܟܟܘ	و	ܘ ou
ئىن	ܐܢ	ا	ا yin
ساقارا	ܣܟܚܪܐ	اىر	اىر yir
ئىچىب	ܐܘܚܒ	سارى	ܣܪܝ sari
موندان	ܡܘܢܕܐܢ	دۇچى	ܕܘܚܝ duchi
نەتچە	ܢܛܚܐ	يىنتىچ	ܝܢܛܚ yintch
ئىل	ܐܝܠ	و	ܘ ou
مۇنىڭ	ܡܘܢܝܢܓ	ئەم	ܐܡ em
دۇر	ܕܘܪ	دۇچى	ܕܘܚܝ douchi
		سىڭ	ܣܝܓ sing

OUÏGOUR en caractères ouïgours.	OUÏGOUR en caractères syriaques.	OUÏGOUR en caractères ouïgours.	OUÏGOUR en caractères syriaques.
	<i>youmchab</i>		<i>kelib</i>
	<i>ou</i>		<i>kingchi</i>
	<i>tchai</i>		<i>ou</i>
	<i>iltchi</i>		<i>king</i>

La même ressemblance a lieu entre l'écriture mongole et les alphabets des Sabéens et des anciens Syriens.

MONGOL en caractères mongols.	MONGOL en caractères syriaques.	MONGOL en caractères mongols.	MONGOL en caractères syriaques.
	<i>mungkè</i>		<i>kutchundour</i>
	<i>tégri</i>		<i>khaghan</i>
	<i>iin</i>		<i>ou</i>

MONGOL en caractères mongols.	MONGOL en caractères syriaques.	MONGOL en caractères mongols.	MONGOL en caractères syriaques.
	 <i>sou</i>		 <i>namdouni</i>
	 <i>dour</i>		 <i>tchi</i>
	 <i>arghoun</i>		 <i>mar</i>
	 <i>ughè</i>		 <i>bar</i>
	 <i>manou</i>		 <i>sevma</i>
	 <i>Irada</i>		 <i>sakhora</i>
	 <i>Barans</i>		 <i>teriguten</i>
	 <i>a</i>		

L'origine de l'écriture ouïgouro-mongole ainsi établie, je fais suivre ici les alphabets des Mongols et des Mandchoux.

ALPHABET MONGOL.

		VOYELLES.						
		a	e	i	o	ou	ö	u
Initiales.		ᠠ	ᠡ	ᠢ	ᠣ	ᠤ	ᠥ	ᠦ
Médiales.		ᠠ	ᠡ	ᠢ	ᠣ	ᠤ	ᠥ	ᠦ
Finales.	{	ᠠ	ᠡ	ᠢ	ᠣ	ᠤ	ᠥ	ᠦ
		DIPHTHONGUES.						
		ao	aï	ei	ii	oi	ou	ouï
Initiales.		ᠠᠣ	ᠠᠢ	ᠡᠢ	ᠢᠢ	ᠣᠢ	ᠣᠤ	ᠣᠦ
Médiales.		ᠠᠣ	ᠠᠢ	ᠡᠢ	ᠢᠢ	ᠣᠢ	ᠣᠤ	ᠣᠦ
Finales.		ᠠᠣ	ᠠᠢ	ᠡᠢ	ᠢᠢ	ᠣᠢ	ᠣᠤ	ᠣᠦ
		CONSONNES.						
		n	b	kh	gh	k	g	
Initiales.		ᠨ	ᠪ	ᠬ	ᠭ	ᠬ	ᠭ	
Médiales.		ᠨ	ᠪ	ᠬ	ᠭ	ᠬ	ᠭ	
Finales.	{	ᠨ	ᠪ			ᠬ	ᠭ	
		m	l	r	t	d	y	
Initiales.		ᠮ	ᠯ	ᠷ	ᠲ	ᠳ	ᠶ	
Médiales.		ᠮ	ᠯ	ᠷ	ᠲ	ᠳ	ᠶ	
Finales.		ᠮ	ᠯ	ᠷ	ᠲ	ᠳ	ᠶ	
		z, dz	ts	s	ch	w		
Initiales.		ᠵ	ᠲ	ᠰ	ᠴ	ᠰ		
Médiales.		ᠵ	ᠲ	ᠰ	ᠴ	ᠰ		
Finales.	{			ᠰ				

ALPHABET MANDCHOU.

LETTRES.	INITIALES.	MÉDIALES.	FINALES.	NOMS.
ᠠ	ᠠ	ᠠ ᠡ	ᠠ ᠡ	A.
ᠢ	ᠢ	ᠢ ᠣ ᠣ	ᠢ ᠣ ᠣ	E.
ᠣ	ᠣ	ᠣ ᠣ	ᠣ ᠣ	I.
ᠤ	ᠤ	ᠤ	ᠤ ᠤ	O.
ᠥ	ᠥ	ᠥ	ᠥ ᠥ	Ou.
ᠦ	ᠦ	ᠦ	ᠦ	Oû.
ᠨ	ᠨ	ᠨ	ᠨ	N.
ᠬ	ᠬ	ᠬ ᠬ	ᠬ	K.
ᠭ	ᠭ	ᠭ	::	G.
ᠬᠡ	ᠬᠡ	ᠬᠡ	::	Kh.)
ᠮ	ᠮ	ᠮ	ᠮ	P.
ᠮᠡ	ᠮᠡ	ᠮᠡ	ᠮᠡ	P'h.
ᠰ	ᠰ	ᠰ	ᠰ	S.
ᠴ	ᠴ	ᠴ	::	Ch.
ᠲ	ᠲ ᠲ	ᠲ ᠲ	ᠲ	T.
ᠳ	ᠳ ᠳ	ᠳ		D.
ᠯ	ᠯ	ᠯ	ᠯ	L.

avant a, o et ou.

ㄅ	ㄆ	ㄇ	ㄏ	M.
ㄉ	ㄊ	ㄋ	ㄏ	Tch.
ㄌ	ㄌ	ㄌ	ㄌ	Dj.
ㄍ	ㄍ	ㄍ	ㄍ	Y.
ㄎ	ㄎ	ㄎ	ㄎ	K. } G. } Kh. } avant e, i et ou.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	K. } G. } Kh. } avant a et o.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	R.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	F.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	W.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	Ts.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	Dz.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	J.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	Szu.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	Tsi.
ㄏ	ㄏ	ㄏ	ㄏ	Dzi.

FIN.

Origine et dégradation des Caractères Chinois.

Image	Tchouan	Li	Caract. actuel.	Abrégé	Thsao ou dégradé	Pron.	Signific.
						Yu	Poisson
						Yan	huondelle
						Niao	Oiseau
						Ma	Cheval
						Siang	Eléphant
						Huan	Chien
						Lou	Cerf
						Fei	Voler
						Houei	Cortue
						Yang	Chevre Belier
						Fung	Abéux
						Pei	Dos

1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

SYLLABAIRE JAPONAIS KATA-KANA,

avec les caractères Chinois desquels ses signes dérivent

i	イ	伊	yo	ヨ	與	ya	ヤ	也	ye	卫	慧
ro	ロ	呂	ta	タ	多	ma	マ	末	fi	ヒ	比
fa	ハ	半	re	レ	礼	ke	ケ	介	mo	モ	毛
ni	ニ	仁	so	ソ	曾	fou	フ	不	se	セ	世
fo	ホ	保	tsou	ツ	川	ko	コ	己	sou	ス	須
fe	ヘ	入	ne	子	子	ye	エ	工			
to	ト	止	na	ナ	奈	te	テ	天			
tsi	チ	知	ra	ラ	良	a	ア	阿			
ri	リ	利	mou	ム	牟	na	ナ	薩			
nou	ヌ	奴	rou	ウ	宇	ki	キ	幾			
rou	ル	流	i	井	井	you	ユ	弓			
o	ラ	乎	no	ノ	乃	me	メ	女			
wa	ワ	和	o	オ	於	mi	ミ	美			
ha	力	加	kou	ク	久	si	シ	之			

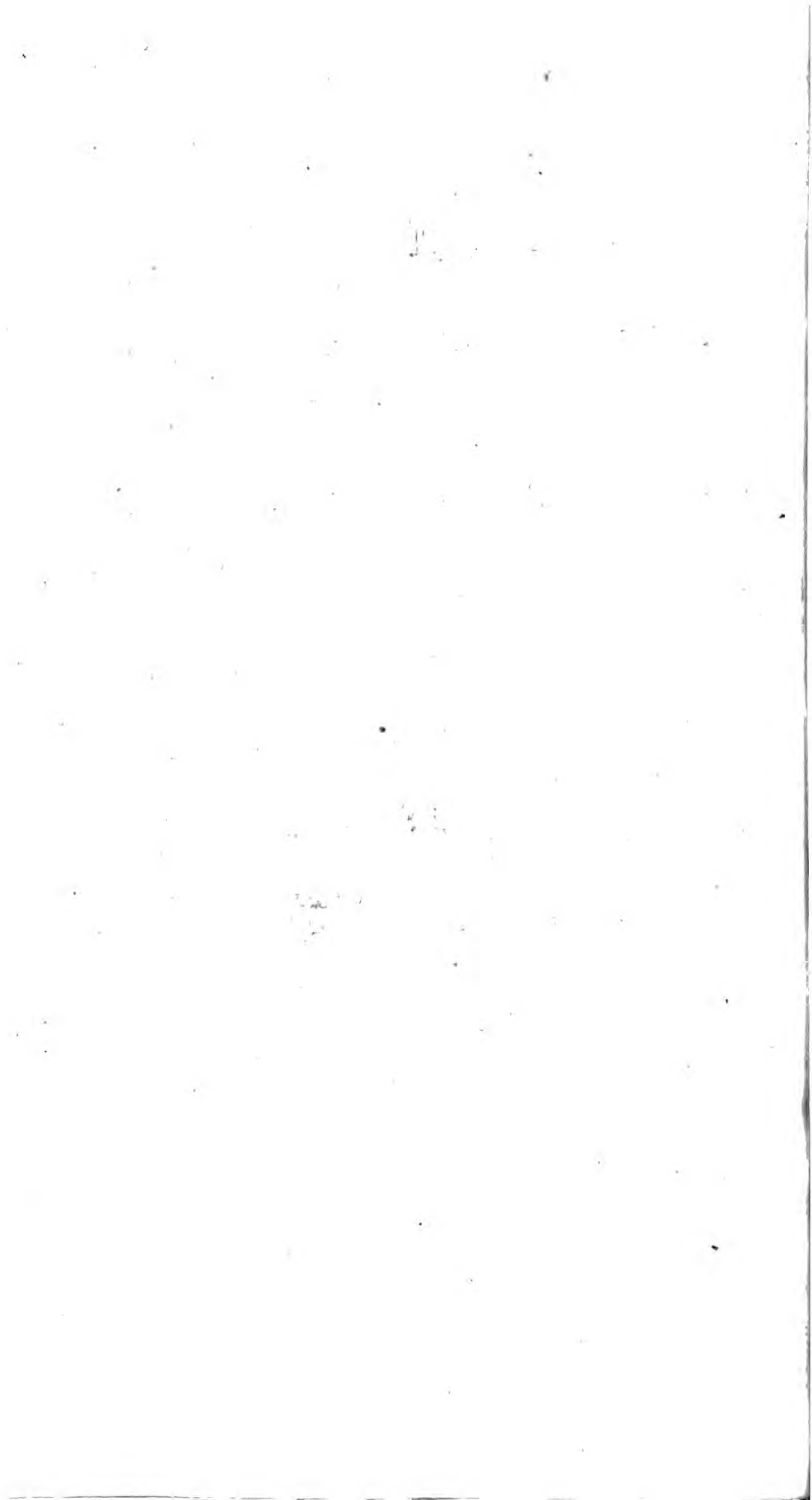
毛 毛 最 世 世 寸 寸 肖 數 須
 も し え ろ せ せ 寸 寸 寸 寸 寸 寸

由 由 女 免 美 三 見 之 之 惠 比 飛
 ゆ ゆ め ゑ め め め め め め め め め め
 you me mi si ye fi

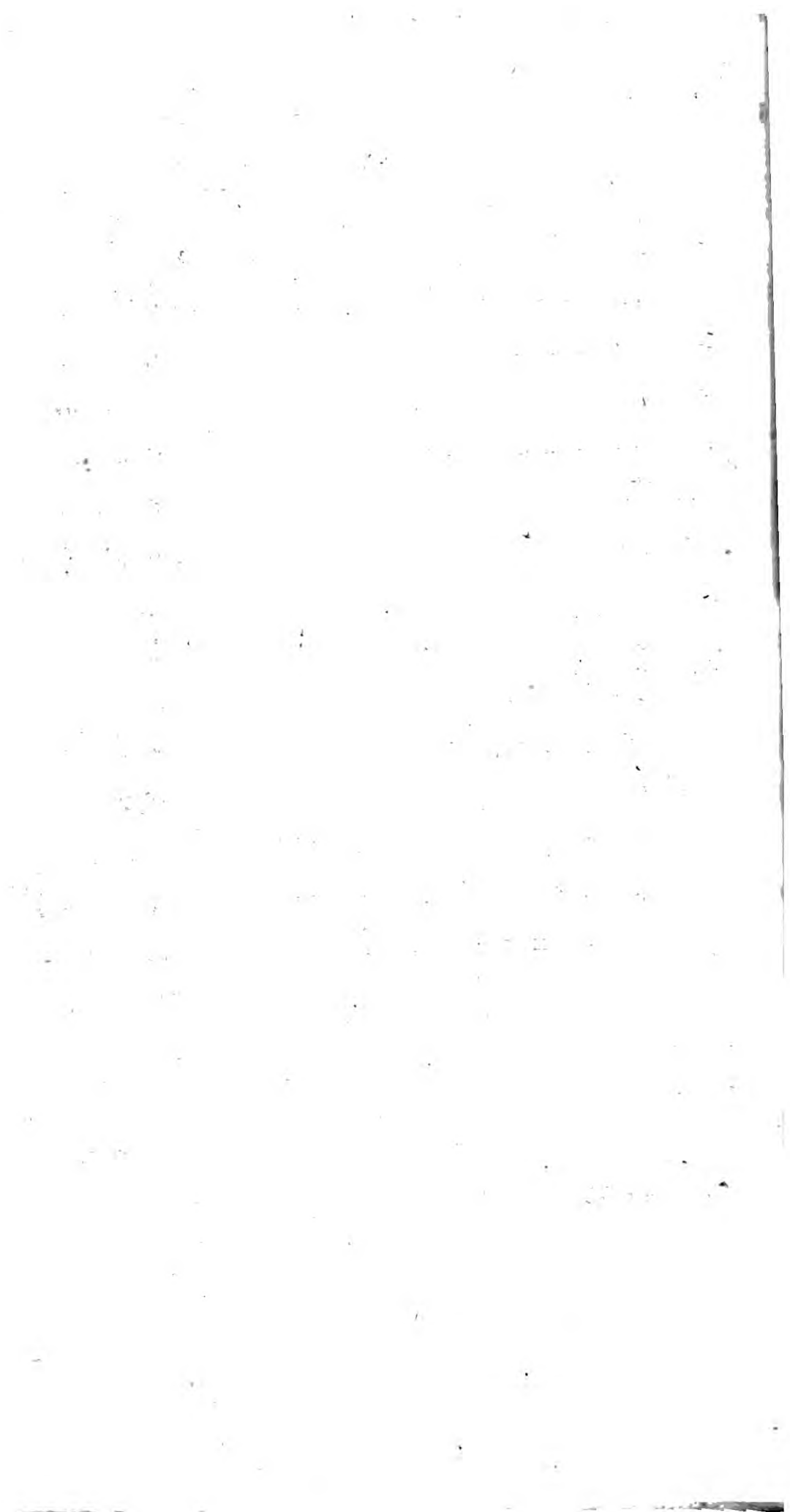
江 天 天 忝 安 阿 左 佐 幾 幾 紀
 江 江 江 江 江 江 江 江 江 江 江
 入 江 江 江 江 江 江 江 江 江 江 江

以 以 呂 路 波 法 八 仁 尔 尔 保 不
 い 以 以 以 以 以 以 以 以 以 以 以
 い 以 以 以 以 以 以 以 以 以 以 以

i ro fa ni fo



Groupes composés	N		K		Finales
	ㄴ	ㄷ	ㄱ	ㅋ	
과 <small>Koua</small>	하	나 <small>Na</small>	가 <small>Ka</small>	ㅏ a	<small>Káo</small> ㅏ k
귀 <small>Koué</small>	하	냐 <small>Nia</small>	갸 <small>Kia</small>	ㅑ ia	eu ㄴ u
쇠 <small>Sua</small>	하	녀 <small>Nè Wè</small>	겨 <small>Kè</small>	ㅓ é	eu ㅓ t
쉬 <small>Suè</small>	하	녀 <small>Niè Wiè</small>	겨 <small>Kiè</small>	ㅕ iè	e ㄱ l
와 <small>Qua</small>	호	노 <small>No Wo</small>	고 <small>Ko</small>	ㅗ o	um ㅗ m
위 <small>Què</small>	효	뇨 <small>Nio Wio</small>	교 <small>Kio</small>	ㅛ io	op ㅛ p
	후	누 <small>Nou Dou</small>	구 <small>Kou</small>	ㅜ ou	os ㅜ s
	휴	뉴 <small>Niou Wiou</small>	규 <small>Kiou</small>	ㅠ iou	i ㅜ i
	흐	느 <small>Né Wé</small>	그 <small>Ké</small>	ㅡ é	<small>Keng</small> ㅜ ng
	히	니 <small>Ni Wi</small>	기 <small>Ki</small>	ㅣ í	
	하	나 <small>Ná Wá</small>	가 <small>Ká</small>	ㅏ â	



ALPHABET PHONÉTIQUE

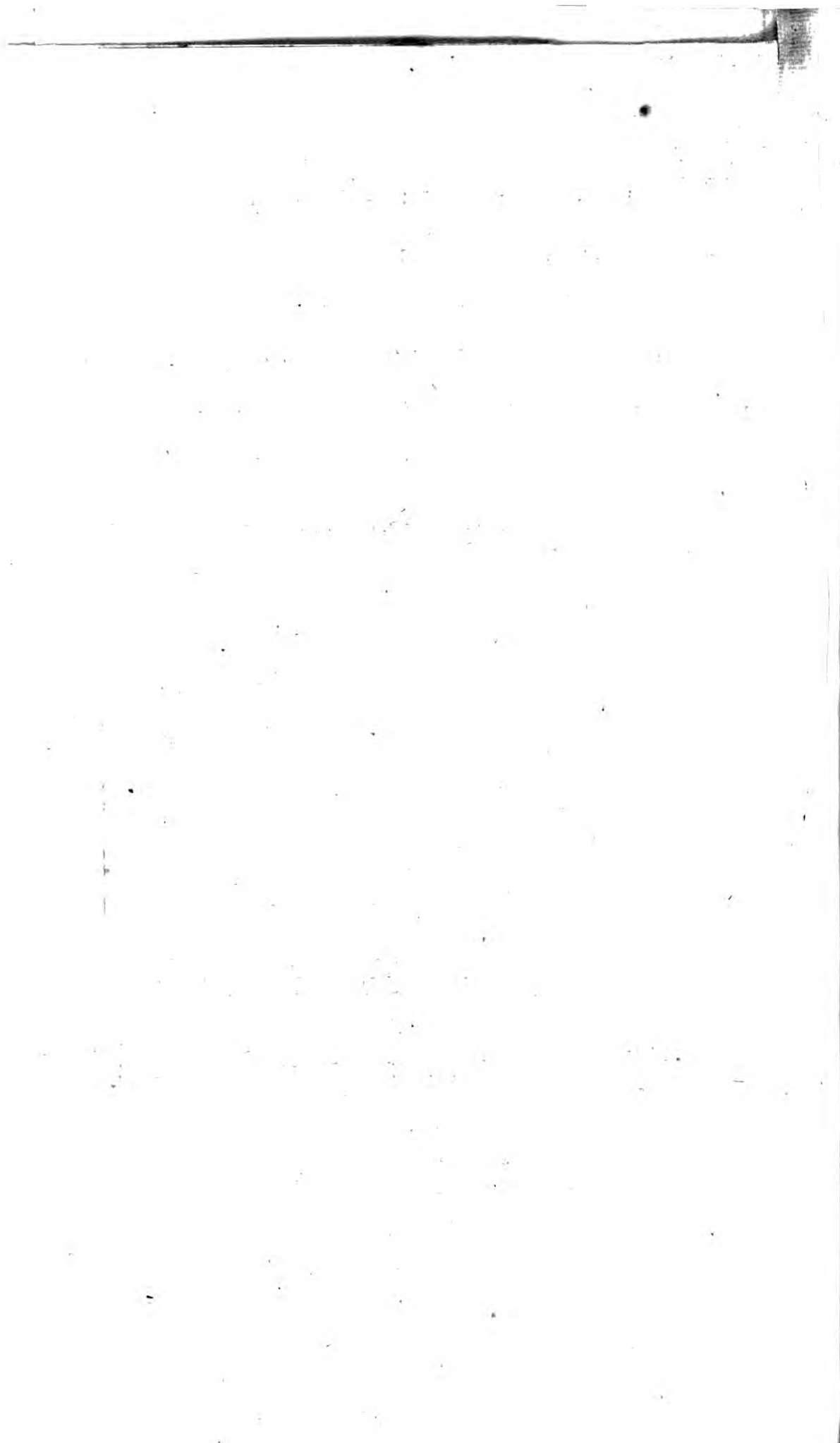
Lettres Phonétiques	Hiéroglyphes phonétiques	Caractères Démotiques
A		u. v. x. h.
B		4. z. l.
C		K. c. r.
D		< . l. a.
E		a. a.
F		f. f. s. r. u.
G		z.
H		h. h. s.
I		o. III.
J		c. c. c. k. r.
K		r. r. r.
L		o. o. o. o. o.
M		r. r. r. c. III.
N		z. z. u.
O		s s
P		
Q		// // o.
R		

	Deva Nagari	Khyti Nagari	Baudjou Mola	Orisoa	Mabratia	Rendjabi	Wateb	Sindb
Ka	क	𑂔	𑂔	𑂔	𑂔	𑂔	𑂔	𑂔
Kha	ख	𑂕	𑂕	𑂕	𑂕	𑂕	𑂕	𑂕
Ga	ग	𑂖	𑂖	𑂖	𑂖	𑂖	𑂖	𑂖
Gha	घ	𑂗	𑂗	𑂗	𑂗	𑂗	𑂗	𑂗
Ngā	ङ	𑂘	𑂘	𑂘	𑂘	𑂘	𑂘	𑂘
Tcha	च	𑂙	𑂙	𑂙	𑂙	𑂙	𑂙	𑂙
Tch'a	छ	𑂚	𑂚	𑂚	𑂚	𑂚	𑂚	𑂚
Dja	ज	𑂛	𑂛	𑂛	𑂛	𑂛	𑂛	𑂛
Dj'a	झ	𑂜	𑂜	𑂜	𑂜	𑂜	𑂜	𑂜
Ñya	ञ	𑂝	𑂝	𑂝	𑂝	𑂝	𑂝	𑂝
Ta	ट	𑂞	𑂞	𑂞	𑂞	𑂞	𑂞	𑂞
Tha	ठ	𑂟	𑂟	𑂟	𑂟	𑂟	𑂟	𑂟
Da	ड	𑂠	𑂠	𑂠	𑂠	𑂠	𑂠	𑂠
Dha	ढ	𑂡	𑂡	𑂡	𑂡	𑂡	𑂡	𑂡
Na	ण	𑂢	𑂢	𑂢	𑂢	𑂢	𑂢	𑂢

<i>Cba</i>	ਬ	ਖ	ਘ	ਘ			ਘ
<i>Sa</i>	ਸ	ਖ	ਘ	ਘ			ਘ
<i>Ha</i>	ਹ	ਖ	ਘ	ਘ	ਘ		ਘ

J.C.V. Levasseur Ing^r Géom. Scrip.

J. Veret Sculp.



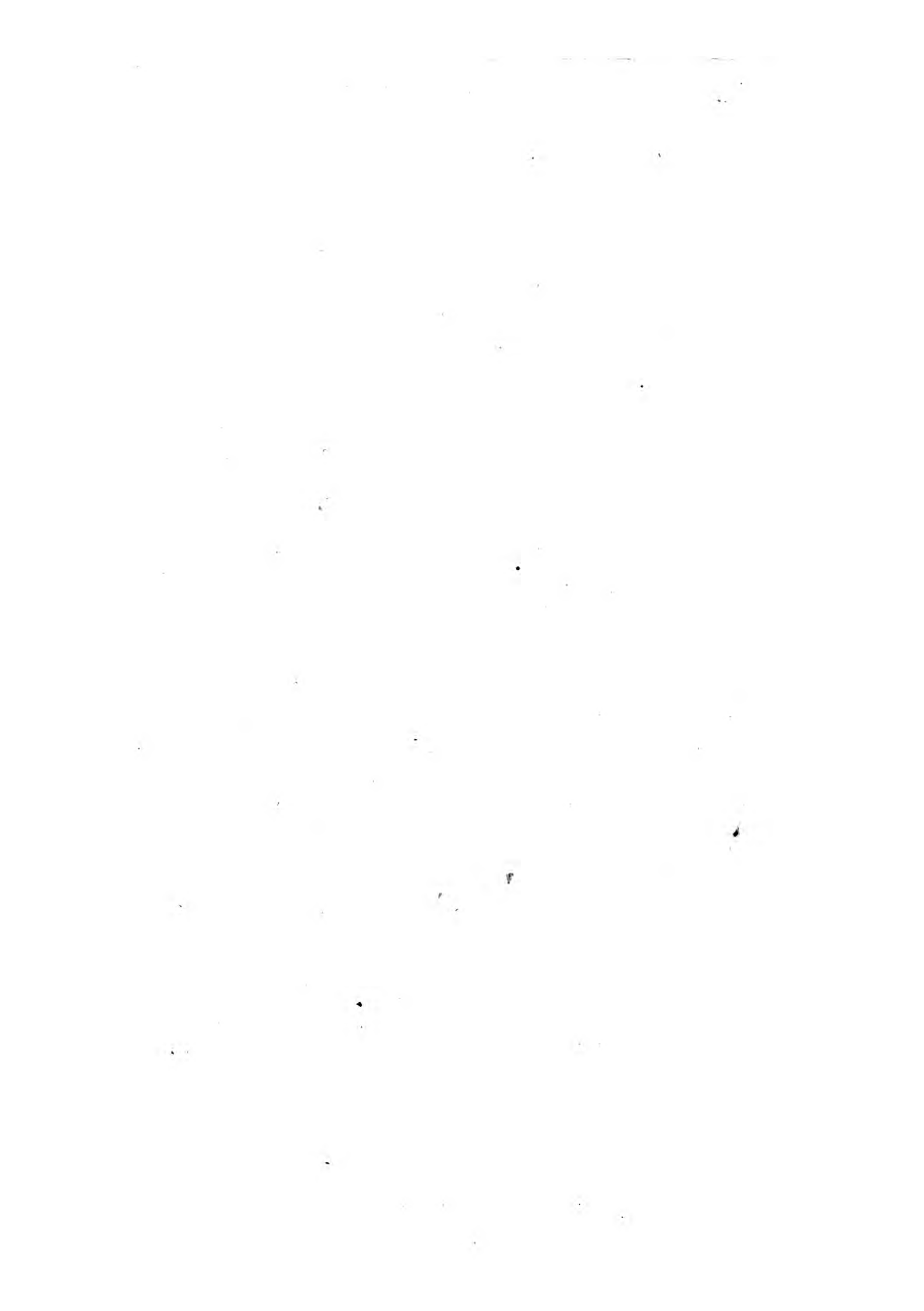
ORAISON DOMINICALE EN *Wateh.*

W *ʒ*
a r e g b t c h r m n o t a s d p t l d u m p u t r t h o t d r d j a u t d
ʒ
k h t r k h k s r g b t c h d j h t h d n b t c h k r o n g n a s d d j o n l a k
ʒ
k h r k a d j h a s k d o b h a a s d d u n a s k m p h k r d j h a s a p n
ʒ
d o n o t k m p h k r d a k n b h a p t k h y u a s k m l t n t h n p r o t c h r k n
ʒ
t c h h t r d y k a k a r d j b h a p r k r m b h a m h t m h m s t e d h n a m n

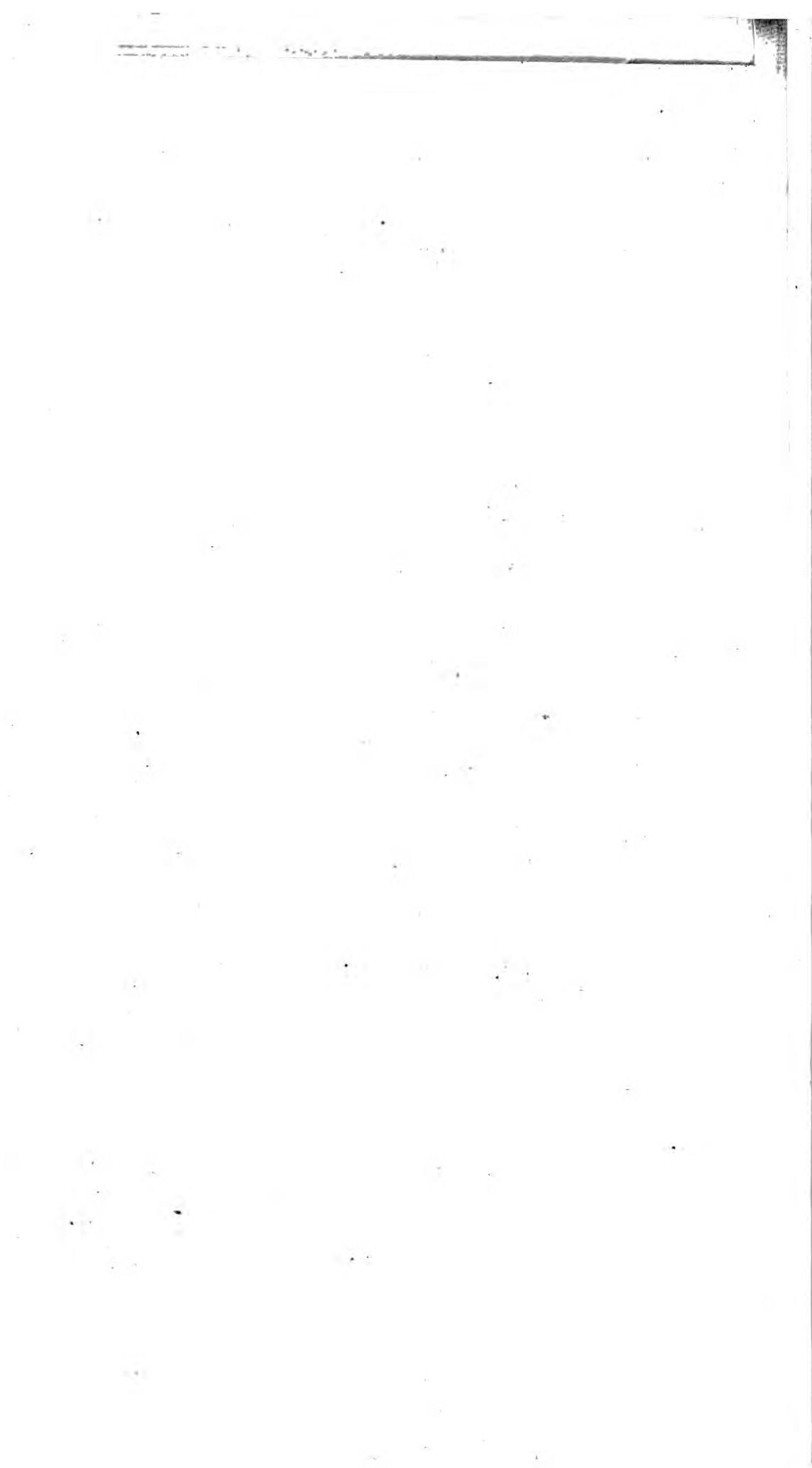
ORAISON DOMINICALE EN *Sindhii.*

ʒ
a s e g m d j r h n u r a s d j p t l h d j n m p u t r t h a l h d j r d j
ʒ
a t e h t h d j k h t r k h k s r g m d j d j h t l h t d u a m d j h r o n g a s k h
ʒ
d j u n l a k k h a n a d j h a s k h d u b h a a s d j d a n a s k h a t c h h d
ʒ
d j h t a s p h d j d a n u r a k h a t c h h d d h n b h a a d j m t m d j a s k h
ʒ
m l u d h p r m t c h h d k h a t c h h d a t c h h u d j a r d j b h a m h t m b h a t k m r
ʒ
h m s t v d j h n a m n

ກ ກົ ກີ ກີ ກົ ກົ ກົ
Ka Kā Ki Kī Kōu Kōū Kr
 ກົ ກົ ກີ ກີ ກີ ກີ ກີ
Krou Krou Kilou Kilou Ke Kai
 ກີ ກີ ກີ ກີ
Ko Kōu Kiam Kah.

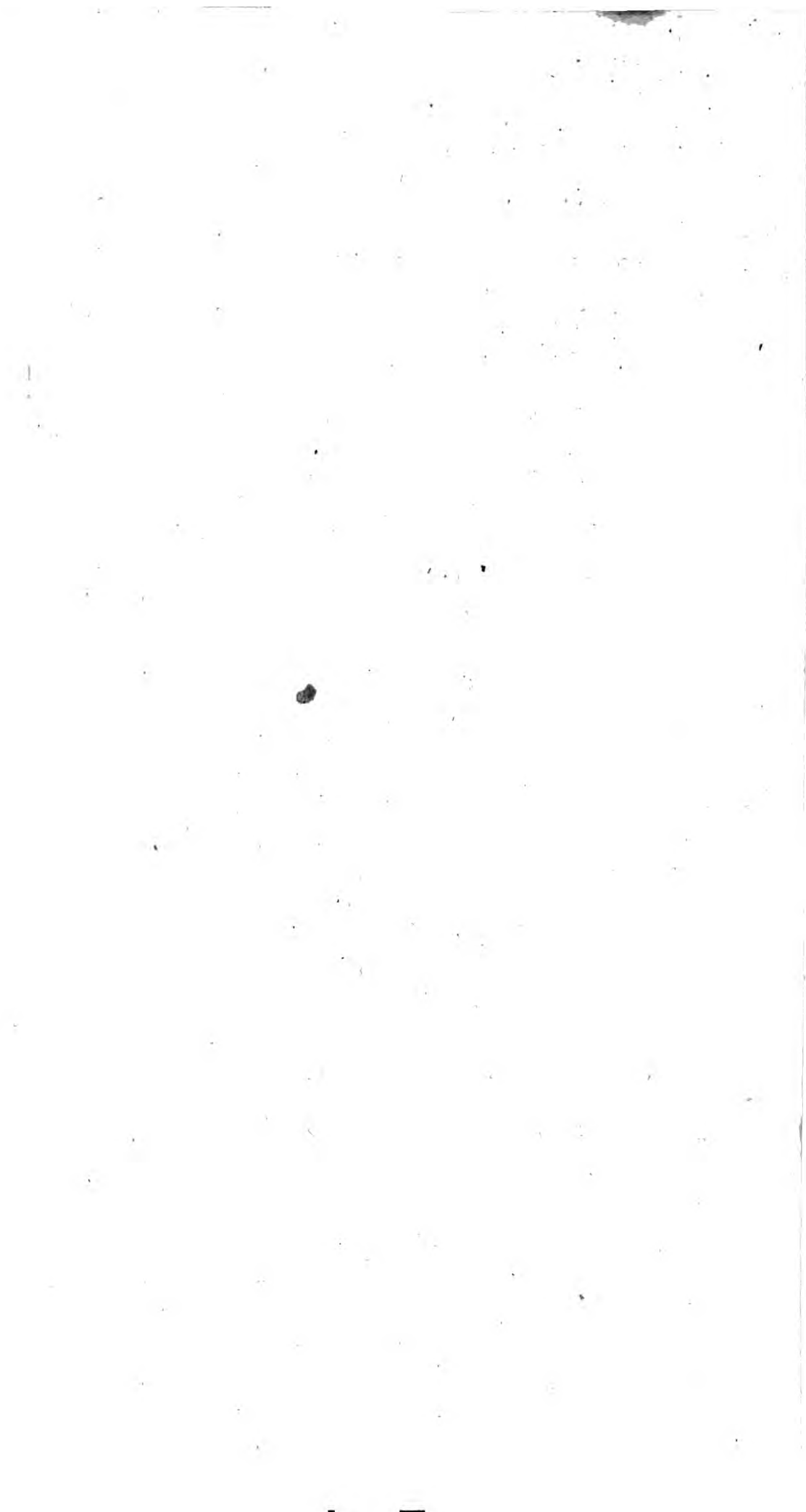


9
9
2
3
K
8
9
5



Khoutsour Khedrouti.

Majuscules	Minuscules	es	Noma	Valeur
Ⴕ	Ⴖ		ႵႵ sau	S
Ⴖ	Ⴗ		ႶႵ tav	T
Ⴗ	Ⴘ		ႷႵ ouu	OU
Ⴘ	Ⴙ		ႸႵ viè	Viè
Ⴙ	Ⴚ		ႹႵ p'av	P'
Ⴚ	Ⴛ		ႺႵ kau	K doux
Ⴛ	Ⴜ		ႻႵ gbau	GH dur
Ⴜ	Ⴝ		ႼႵ qav	Q très dur
Ⴝ	Ⴞ		ႽႵ chin	CH
Ⴞ	Ⴟ		ႾႵ tchin	TCH
Ⴟ	Ⴀ		ႿႵ tain	TS
Ⴀ	Ⴁ		ႡႵ dil	DZ
Ⴁ	Ⴂ		ႢႵ thail	THS
Ⴂ	Ⴃ		ႣႵ teb'ar	TCH'
Ⴃ	Ⴄ		ႣႵ kbau	KH
Ⴄ	Ⴅ		ႥႵ b'av	H'
Ⴅ	Ⴆ		ႦႵ djau	DJ
Ⴆ	Ⴇ		ႧႵ bæ	H
Ⴇ	Ⴈ		ႨႵ boë	Hœ



Babylouien	Phœnicien			Rechito?		Mandéen.	Hébreu.	
	𐤀	𐤁	𐤂	𐤃	𐤄	𐤅	𐤆	𐤇
9	𐤈	𐤉	𐤊	𐤋	𐤌	𐤍	𐤎	𐤏
	𐤐	𐤑	𐤒	𐤓	𐤔	𐤕	𐤖	𐤗
9	𐤘	𐤙	𐤚	𐤛	𐤜	𐤝	𐤞	𐤟
	𐤠	𐤡	𐤢	𐤣	𐤤	𐤥	𐤦	𐤧
2	𐤨	𐤩	𐤪	𐤫	𐤬	𐤭	𐤮	𐤯
	𐤰	𐤱	𐤲	𐤳	𐤴	𐤵	𐤶	𐤷
4	𐤸	𐤹	𐤺	𐤻	𐤼	𐤽	𐤾	𐤿
	𐥀	𐥁	𐥂	𐥃	𐥄	𐥅	𐥆	𐥇
	𐥈	𐥉	𐥊	𐥋	𐥌	𐥍	𐥎	𐥏
7	𐥑	𐥒	𐥓	𐥔	𐥕	𐥖	𐥗	𐥘
	𐥙	𐥚	𐥛	𐥜	𐥝	𐥞	𐥟	𐥠
7	𐥡	𐥢	𐥣	𐥤	𐥥	𐥦	𐥧	𐥨
	𐥩	𐥪	𐥫	𐥬	𐥭	𐥮	𐥯	𐥰
	𐥱	𐥲	𐥳	𐥴	𐥵	𐥶	𐥷	𐥸
	𐥹	𐥺	𐥻	𐥼	𐥽	𐥾	𐥿	𐇀
	𐇁	𐇂	𐇃	𐇄	𐇅	𐇆	𐇇	𐇈
	𐇉	𐇊	𐇋	𐇌	𐇍	𐇎	𐇏	𐇐
	𐇑	𐇒	𐇓	𐇔	𐇕	𐇖	𐇗	𐇘
	𐇙	𐇚	𐇛	𐇜	𐇝	𐇞	𐇟	𐇠
	𐇡	𐇢	𐇣	𐇤	𐇥	𐇦	𐇧	𐇨
	𐇩	𐇪	𐇫	𐇬	𐇭	𐇮	𐇯	𐇰
	𐇱	𐇲	𐇳	𐇴	𐇵	𐇶	𐇷	𐇸
	𐇹	𐇺	𐇻	𐇼	𐇽	𐇾	𐇿	𐈀

